7158
5 Z42
by 1

Class PG 7158
Book .M5 Z42

DZIADY

OU

La Fête des Morts.

Typographie de **A. PINARD**, *quai Voltaire, 15.*

DZIADY

ou

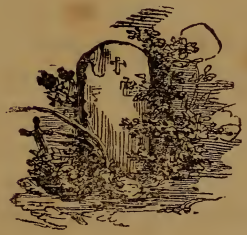
LA FÊTE DES MORTS,

Poëme

TRADUIT DU POLONAIS

D'ADAM MICKIEWICZ.

2e ET 3e PARTIES.



PARIS,

CLÉTIENNE, RUE DU FG.-POISSONNIÈRE, N° 33 BIS.

1834

Stanczyki

PG7158
.M5Z42

254411
18

Les Dziady ne sont point achevés. Trois parties seulement ont paru : deux à Wilna depuis quelques années, l'autre à Paris en 1832. Des développemens subséquens doivent compléter l'œuvre et lier les fragmens déjà publiés.

L'idée-mère du drame, c'est cette grande pensée d'avenir qui se fait jour parmi nous, c'est la foi en un monde invisible, immatériel, dominant toute l'humanité.

Le théâtre de la deuxième partie est une église de village au fond de la Lithuanie : le poète a tracé cette scène d'après les idées populaires, mélange bizarre des traditions païennes et des nouvelles croyances. Les acteurs prennent ensuite un caractère politique : ils se

rapprochent de la sphère des réalités, et entrent dans la vie commune. Le monde poétique de la troisième partie, c'est le catholicisme primitif. La scène de la fête des Dziady, qui se trouve à la fin, lie l'action, et le personnage mystérieux qui traverse tout le drame lui imprime un certain cachet d'unité. C'est lui qui apparaît comme une ombre muette au milieu des spectres et des esprits; c'est lui qui, dans une partie non comprise dans cette traduction, raconte, sous le nom de Gustave, l'histoire de son enfance, de ses amours, de sa vie privée. C'est encore lui, ce Konrad que l'on retrouve dans les prisons de Wilna, au milieu des jeunes conspirateurs.— Il est libre, — et l'épisode descriptif de la Russie, espèce d'itinéraire de ce personnage fantastique, paraît destiné à servir de transition aux parties suivantes du drame.

Les Dziady ont obtenu en Pologne un immense succès : c'est qu'elle vit encore en Pologne, cette foi des anciens martyrs, cette foi qui a rendu si pur l'enthousiasme de ses révolutionnaires modernes. Nous, à peine croyans par calcul, nous, qui ne pouvons sentir que d'après les livres du passé la poésie des beaux âges d'amour, comprendrons-nous ces exorcismes, ces phrases sacramentelles, naïves comme les chroniques du moyen-âge? Comprendrons-nous aussi cette action qui s'élève à chaque instant vers les régions idéales pour s'abattre tout à coup

sur la vie terrestre? ce passage continuel du monde fantastique à la réalité? et surtout ces fréquentes allusions aux mœurs intimes d'un pays que nous ignorons?

Ce n'était pas là encore la plus grande difficulté. Ces récits en vieux style de la Bible, ces hymnes, ces chansons, ces cantiques, ces épigrammes contre le Czar, sont écrits dans un style tellement nuancé, qu'on dirait pour chaque partie une langue différente. Dans l'impossibilité de reproduire en prose cette variété infinie de tons, j'ai pensé qu'il était bien de conserver toutes les tournures de l'original aux dépens de l'élégance et d'une scrupuleuse correction. Pour éviter aussi de longs commentaires, j'ai fait de nombreuses coupures. Si la traduction tout imparfaite de ces fragmens excite quelque intérêt, je me propose de la compléter.

DZIADY.

Deuxième Partie.

Le jour des *Dziady*, ou des *Morts*, est une fête d'origine païenne que célèbrent encore les paysans dans plusieurs villages de la Lithuanie, et qui, par une coïncidence curieuse, tombe le 1er ou le 2 novembre. Les croyans se réunissent le soir dans des chapelles en ruines, dans des maisons désertes, près des cimetières. Ils ont soin d'apporter, pour les ames du purgatoire, que le chef des cérémonies, le *Guslarz*, a, suivant eux, le pouvoir d'évoquer, une provision de lait et de gâteaux. Le *Guslarz* est un personnage mystérieux, toujours pauvre, mais très vénéré : souvent même c'est un de ces prêtres chrétiens simples et indigens qui sont forcés de cultiver la terre pour vivre, et dont le type ne se trouve que dans ces contrées. La fête des morts se ressent aujourd'hui des croyances nouvelles, et offre un mélange intéressant de cérémonies païennes et catholiques.

DZIADY.

DEUXIÈME PARTIE.

UN GUSLARZ, UN VIEILLARD ASSISTANT,
CHOEURS DE VILLAGEOIS ET DE VILLAGEOISES.

(La scène se passe le soir, dans une chapelle.)

> There are more things in heaven and earth
> Than are dreamt of in our philosophy.
>
> SHAKSPEARE.

CHOEUR.

Ombre!..... silence!.... qu'adviendra-t-il? qu'adviendra-t-il?

LE GUSLARZ.

Fermez les portes de la chapelle, et rangez-vous autour du cercueil : point de lampe, point de cierge; tendez sur les fenêtres les draps

mortuaires ; que la pâle lueur de la lune ne puisse pénétrer jusqu'ici. Allons, du courage !

LE VIEILLARD.

Vous avez dit ; c'est fait.

CHOEUR.

Ombre !.... silence !.... qu'adviendra-t-il ? qu'adviendra-t-il ?

LE GUSLARZ.

Ames du purgatoire, accourez de tous les coins du monde ; vous qui brûlez dans la poix, vous qui grelottez au fond d'une source, vous qui, incrustées dans le cœur du bois et dévorées par le brasier d'un four, poussez des cris et des gémissemens plaintifs, accourez, accourez, nous célébrons les Dziady !... Approchez du sanctuaire ; voilà des offrandes, des prières... voilà des gâteaux et du lait.

CHOEUR.

Ombre !.... silence !.... qu'adviendra-t-il ? qu'adviendra-t-il ?

LE GUSLARZ.

Donnez-moi une poignée de chanvre, je la

brûlerai : vous, sitôt que l'étincelle s'élèvera vers le faîte, poussez-la d'un léger souffle. Oh ! bien... bien... encore... encore... qu'elle se consume en l'air.

CHOEUR.

Ombre !.... silence !.... qu'adviendra-t-il ? qu'adviendra-t-il ?

LE GUSLARZ.

Venez, ames légères, qui, dans cette vallée de ténèbres et de larmes, avez jeté votre éclat et vous êtes consumées comme cette poignée de chanvre : s'il en est parmi vous qui poursuivent leur course aérienne sans pouvoir atteindre aux portes du ciel, par ces légères étincelles nous les appelons, nous les évoquons.

CHOEUR.

Dites ce qui vous manque ; qui de vous a soif, qui de vous a faim ?

LE GUSLARZ.

Regardez, regardez en haut... Qui brille sous la voûte ? Ce sont deux enfans qui agitent leurs ailes d'or. Voyez-les, comme deux feuilles

entraînées par le vent, se suivre et tournoyer au faîte de l'église : comme sur les branches la colombe avec la colombe, voyez l'ange folâtrer avec l'ange.

LE GUSLARZ ET LE VIEILLARD.

Voyez-les, comme deux feuilles, etc.

UN PETIT ANGE.

Vers maman, nous volons vers maman... Eh quoi, maman, tu ne reconnais pas Josué?... Me voilà, moi, Josué, et voilà ma sœur Rosalie. Maintenant, nous voltigeons dans le paradis [1]; oh! nous y sommes mieux que chez maman. Vois comme nos têtes étincellent; nos vêtemens sont des rayons de l'aurore, et nous avons deux petites ailes comme les papillons. Dans le paradis, tout abonde; chaque jour nous offre des jouets nouveaux; sous nos pas il jaillit du gazon, sous nos doigts il éclot des fleurs.

[1] D'après les croyances populaires en Pologne, le paradis est l'intermédiaire entre le ciel et le purgatoire.

Pourtant l'ennui et la crainte nous poursuivent ; ah ! maman, pour tes enfans il est fermé le chemin du ciel.

CHOEUR.

Pourtant, l'ennui et la crainte, etc.

LE GUSLARZ.

Que te manque-t-il, petite ame, pour atteindre au ciel ? Demandes-tu une messe expiatoire ou de douces friandises ? Voilà des beignets, des gâteaux, du lait, des fruits et des fraises. Que te manque-t-il, petite ame, pour atteindre au ciel ?

L'ANGE.

Rien, rien ! nous avions trop de douceurs sur la terre, voici la cause de notre malheur. Ah ! dans ma vie entière, je n'ai rien connu d'amer ; pour moi tout était caresses, friandises, caprices, jouet.... Je chantais, je sautillais, je m'échappais dans les champs, je cueillais des fleurs pour Rosalie, et Rosalie, pour toute occupation, habillait sa poupée. Nous n'accourons aux Dziady ni pour les prié-

res ni pour le banquet ; nous n'avons nul besoin de messe expiatoire, de beignets, de lait, de gâteaux ; nous demandons deux petits grains de poivre, et ce faible service vaudra une indulgence plénière.

Car, apprenez et songez que, par ordre de Dieu, il faut avoir une fois connu l'amertume pour savourer les douceurs des cieux.

CHŒUR.

Apprenons et songeons que par ordre, etc.

LE GUSLARZ.

Petit ange, petite ame, ce que vous désirez vous l'aurez tous deux.... pour toi ce grain, et pour toi ce grain... Maintenant allez, que Dieu vous conduise.... Si vous ne m'écoutez pas, quand je parle au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, vous voyez bien la croix du Seigneur ?... Vous ne voulez ni manger ni boire, laissez-nous donc en paix..... Eh bien ? eh bien ?....

L'apparition s'éclipse.

LE CHOEUR.

Si vous ne l'écoutez pas, etc.

LE GUSLARZ.

Voici l'affreux minuit qui s'approche, fermez les portes aux verrous, apportez des fagots de sapin, placez au milieu une chaudière d'eau-de-vie; quand, de loin, je donnerai le signal avec ma baguette, que l'eau-de-vie s'enflamme!... Allons, du courage!...

LE VIEILLARD.

Je suis prêt.

LE GUSLARZ.

Je donne le signal.

LE VIEILLARD.

Elle s'enflamme, elle bouillonne, elle s'éteint.

CHOEUR.

Ombre!.... silence!.... qu'adviendra-t-il? qu'adviendra-t-il?

LE GUSLARZ.

A vous, esprits plus lourds... vous dont, sur

cette vallée, les chaînes du crime lient ensemble les corps et les ames. Bien que l'agonie brise votre fragile enveloppe, bien que l'ange de la mort vous évoque, la vie ne peut s'arracher encore de sa prison charnelle.... S'il est donné aux hommes d'adoucir d'aussi cruels châtimens, et de vous soustraire aux gouffres de l'enfer qui vous menacent, nous vous appelons, nous vous évoquons par votre élément, par ce brasier.

CHOEUR.

Dites ce qui vous manque ; qui de vous a soif, qui de vous a faim ?

UNE VOIX, derrière la fenêtre.

Eh ! corbeaux, aigles, chouettes ! ô vous, maudits gourmands, laissez-moi là près de la chapelle, laissez-moi seulement à deux pas.

LE GUSLARZ.

Dieu, quel monstre !... voyez-vous à la fenêtre un spectre ? Il est blanc comme un os dans la plaine ! voyez, voyez, quelle figure !...

sa bouche vomit de la fumée et des étincelles ; ses yeux, s'élançant de la tête, rayonnent comme la braise dans la cendre; ses cheveux tombent en désordre sur son front, et comme d'une gerbe flambante d'épines, on voit jaillir en pétillant de la tête du damné une fourmilière d'étincelles.

LE SPECTRE, derrière la fenêtre.

Mes enfans, ne me reconnaissez-vous pas, mes enfans?..... Examinez-moi bien, remettez-moi. Je suis votre défunt seigneur, mes enfans; j'étais le maître de ce village; depuis trois ans à peine vous m'avez déposé dans la tombe.... Ah! elle est trop lourde la main de Dieu! je suis au pouvoir du malin esprit, j'endure d'horribles tourmens!... Quand la nuit embrasse la terre, je viens ici chercher la nuit; je fuis le soleil, et je traîne mon squelette errant sans trouver le terme de mes supplices... Une éternelle faim me ronge, qui daignera me nourrir?... Des oiseaux carnassiers

me déchirent, qui sera mon défenseur ?... Non jamais... jamais de terme à mes tourmens!

CHOEUR.

Des oiseaux carnassiers le déchirent, etc.

LE GUSLARZ.

Comment arracher ton ame aux tourmens qui l'oppressent? demandes-tu des prières expiatoires ou ta part au banquet bénit? Voici du lait, du pain, des fruits et des fraises; dis, que demande ton ame pour atteindre au ciel?

LE SPECTRE.

Au ciel?... vain blasphème!... oh! non, je n'aspire pas au ciel! Mon seul désir, c'est que mon ame se dégage de sa prison.... Plutôt cent fois l'enfer!... tous ses tourmens ne m'arracheront pas une plainte; oui, cent fois l'enfer, plutôt que de vagabonder sur la terre à la suite des esprits impurs, plutôt que de contempler la trace de mes anciens plaisirs, les souvenirs de mes anciennes débauches, et du lever au coucher, du coucher au lever, mou-

rir de soif et de faim, puis servir de pâture aux oiseaux de proie... Oh! sort cruel!... mon ame damnée ne sortira de mon corps que s'il se trouve un de mes serfs qui apaise ma faim et me désaltère. Quelle soif me dévore! si vous me donniez deux gouttes d'eau! si vous me donniez seulement deux grains de blé!

CHOEUR.

Ah! quelle soif le dévore! etc.

CHOEUR D'OISEAUX DE NUIT.

En vain il mendie, en vain il pleure. Nous qui formons cette noire assemblée, nous chouettes, chats-huans, corbeaux, nous étions autrefois à ton service, mon petit seigneur, et tu nous as fait mourir de faim! Nous dévorerons ta nourriture, nous avalerons ta boisson. Eh! chouettes, chats-huans, corbeaux! avec nos griffes et nos becs crochus, déchirons la nourriture en pièces!... Tu la tiendrais déjà dans ta bouche que j'y enfoncerais ma griffe; je la plongerais jusqu'au foie... Tu ne connaissais

pas la pitié, seigneur; à notre tour, point de pitié. Déchirons la nourriture en pièces, et quand il n'y aura plus de nourriture, déchirons le corps en pièces, jusqu'à ce que les os brillent à nu.

UN CORBEAU.

Tu n'aimes pas à mourir de faim? Et te souvient-il qu'une fois, dans l'automne, j'entrai dans ton jardin? Les poires étaient mûres et les pommes vermeilles; depuis trois jours rien n'avait effleuré mes lèvres; je secoue quelques pommes; mais le jardinier, caché sous les taillis, fait vacarme et agace ses chiens contre moi comme contre un loup; je n'avais pas gagné la terrasse que la meute m'avait atteint. L'affaire se porte devant le seigneur : de quoi s'agissait-il? de fruits de la forêt, que, pour l'utilité commune, Dieu a distribués comme le feu et l'eau; mais le seigneur irrité s'écrie : « Il faut un exemple sévère! » La foule accourt de tout le village; on me lie à un poteau, on brise sur moi dix faisceaux de verges; chacun de mes os,

comme le blé de l'épi, comme les pois de leurs gousses sèches, se détache de la peau. Tu ne connaissais pas la pitié, seigneur.

CHOEUR D'OISEAUX.

Eh ! chouettes, chats-huans, corbeaux, etc.

LA CHOUETTE.

Tu n'aimes pas à mourir de faim ?... Te souvient-il qu'à l'heure du repas de Noël, par le froid le plus rigoureux, je grelottais avec mon petit à ta porte ? Seigneur, criais-je en larmes, prends pitié de jeunes orphelins !...Mon homme est déjà dans l'autre monde ; tu as enlevé ma fille pour ta maison ; ma mère gît malade dans sa chaumière ; j'ai sur le sein un petit enfant... Seigneur, viens à notre aide, car je ne peux traîner plus loin la vie.

Mais toi, seigneur sans ame, poursuivant tes orgies avec tes convives enivrés, et te vautrant sur ton or, tu dis tout bas à l'haïdouk : « Qui donc corne ici aux oreilles de mes hôtes ? renvoyez ce mendiant au diable. » Le méchant

haïdouk obéit ; il me traîne par les cheveux à la porte, il me lance avec mon petit dans la neige ! Accablée de coups et de froid, je ne pus trouver où coucher... je gelai avec mon petit dans le chemin... Tu ne connaissais pas la pitié, seigneur.

CHOEUR D'OISEAUX.

Eh ! chouettes, chats-huans, corbeaux, etc.

LE SPECTRE.

Non... non... pour moi point de ressources : en vain tu me présentes l'assiette ; ce que tu m'offres, les oiseaux l'enlèvent... Non, non, pour moi point de Dziady. Mes tourmens dureront les siècles des siècles ! Ils sont justes les arrêts de Dieu ! car pour celui qui n'a pas su être homme une fois, l'homme ne peut rien.

CHOEUR.

Tes tourmens, etc.

LE GUSLARZ.

Si l'on ne peut rien pour toi, va-t-en, malheu-

reux. Si tu ne m'écoutes pas, quand je parle au nom du père, etc.

CHOEUR.

Et si tu ne l'écoutes pas, etc.

Le spectre disparaît.

LE GUSLARZ.

Présentez-moi, mes amis, cette guirlande au bout de ma baguette ; j'allume les herbes bénites... la fumée s'élève, la flamme s'élève.

CHOEUR.

Ombre !... silence !... qu'adviendra-t-il ? qu'adviendra-t-il ?

LE GUSLARZ.

A vous, enfin, ames moyennes, qui, sur cette vallée des ténèbres et de la confusion, vous êtes montrées au monde sans suivre les penchans de l'humanité. Vous n'avez vécu ni pour vous ni pour vos semblables, pareilles aux ronces et aux épines qui ne donnent ni fruits ni fleurs ; elles ne servent ni à nourrir les ani-

maux ni à vêtir les hommes; mais elles se tressent en guirlandes odorantes, et pendent aux murailles... bien haut... aussi haut, jeunes vierges, que se tenaient vos cœurs et vos yeux.

S'il en est parmi vous que leurs chastes ailes n'aient pas enlevées au delà des portes du ciel; par cette lumière, par cet encens, nous les évoquons, nous les conjurons.

CHOEUR.

Dites qui manque de quelque chose; qui de vous a soif, qui de vous a faim?

LE GUSLARZ.

Quoi!... voilà-t-il l'image de la mère de Dieu.... ou bien la figure d'un ange?... Tel se berçant légèrement, l'arc-en-ciel descend sur les nuages pour puiser les eaux du lac, telle elle apparaît dans la chapelle... Jusqu'à ses pieds se déploie sa robe blanche; sa chevelure folâtre avec les zéphirs; sur ses joues voltige un sourire; mais on voit dans ses yeux une larme de malheur.

LE GUSLARZ ET LE VIEILLARD.

Jusqu'à ses pieds, etc.

Duo.

(LE GUSLARZ ET LA JEUNE FILLE.)

LE GUSLARZ.

Elle a sur la tête une guirlande vermeille, dans la main un rameau vert; devant elle court un agneau, sur elle voltige un papillon.... Après l'agneau sans cesse elle crie : Bai! bai! petit agneau; l'agneau toujours, toujours s'éloigne. De son rameau elle poursuit le papillon, et déjà, déjà elle le presse dans la main : toujours le papillon s'échappe.

LA JEUNE FILLE.

J'ai sur la tête une guirlande vermeille, dans la main un rameau vert : devant moi court un agneau; sur moi voltige un papillon. Après l'agneau je crie sans cesse: Bai, bai, petit agneau; l'agneau toujours, toujours s'éloigne. De mon rameau je poursuis le papillon, et déjà, déjà je

le presse dans la main : toujours le papillon s'échappe.....

.....

LA JEUNE FILLE.

Moi, Sophie, j'étais une jeune fille de ce village; mon nom a retenti dans ces lieux; j'étais belle et je ne voulus point d'époux; j'ai dépensé en folâtreries dix-neuf printemps, puis je suis morte sans connaître les soucis ni le vrai bonheur! J'ai vécu dans le monde, mais hélas! pas pour le monde!... Ma pensée voltigeait sans se poser jamais sur les plaines terrestres; elle poursuivait un léger zéphir, un moucheron, une jolie guirlande, un papillon, un agneau, mais jamais un amant. J'écoutais volontiers les chansons et les flûtes; souvent quand j'allais seule aux champs, je poussais mes troupeaux vers les bergers qui vantaient ma beauté; mais je n'en aimais aucun. Aussi, depuis la mort, je ne sais ce qui se passe en moi... je brûle d'une flamme inconnue : je fo-

lâtre à mon gré, je vole où souffle le zéphir, et rien ne me frappe, rien ne m'attriste. Je compose les merveilles que je veux ; des rayons de l'arc-en-ciel je trame des tissus ; des larmes transparentes du matin, je forme des papillons, des colombes : pourtant je ne sais d'où vient le vide de mon ame ; mes yeux cherchent quelqu'un au moindre bruit!... ah! et toujours je suis seule! Je souffre d'être sans cesse agitée par le vent comme une plume... Je ne sais si je suis de ce monde ou de l'autre. Si je m'approche, le vent me repousse, il m'agite en tout sens ; à travers des ondes fugitives je poursuis mon vol éternel, sans pouvoir atteindre aux cieux ni toucher la terre.

CHŒUR.

A travers des ondes fugitives, etc.

LE GUSLARZ.

Que te manque-t-il, petite ame, pour atteindre au ciel? Demandes-tu une messe expiatoire, ou de douces friandises? Voilà des beignets, des gâteaux, du lait et des fruits et des

fraises... Que te manque-t-il, petite ame, pour atteindre au ciel?

LA JEUNE FILLE.

A moi, rien! oh rien! Que les jeunes gens accourent, me saisissent la main, m'entraînent sur la terre; que je puisse un instant folâtrer avec eux!

Car apprenez et songez bien que, par ordre de Dieu, celui qui n'a pas touché une fois la terre ne peut jamais atteindre au ciel.

CHOEUR.

Apprenons et songeons, etc.

LE GUSLARZ à quelques villageoises.

Vous courez en vain : ce sont de purs fantômes; elle vous tend en vain les bras, la malheureuse!... le souffle du zéphir la repousse sans cesse. Mais ne pleure pas, belle fille... voici que devant mes yeux se dévoilent les destins futurs : deux années encore tu dois voltiger seule au caprice du vent, puis tu franchiras le seuil des cieux... Aujourd'hui la prière

est sans puissance ; va, que le seigneur te conduise ; si tu ne m'écoutes pas, etc.

CHOEUR.

Si tu ne l'écoutes pas, etc.

LE GUSLARZ.

Ames, accourez toutes, écoutez mon dernier commandement : pour vous ce frugal festin ! Je lance dans chaque coin de la chapelle une poignée de pavots et de lentilles.

CHOEUR.

Accourez, vous qui manquez de quelque chose, vous qui avez soif, vous qui avez faim.

LE GUSLARZ.

Il est temps d'ouvrir les portes de la chapelle : allumez les lampes et les cierges. Minuit est passé... le coq chante... le terrible sacrifice est accompli. Voici l'heure de rappeler l'histoire de nos pères. Arrêtez !...

CHOEUR.

Quoi ?

LE GUSLARZ.

Encore un fantôme !

CHOEUR.

Ombre !... silence !... qu'adviendra-t-il? qu'adviendra-t-il?

LE GUSLARZ à une des villageoises.

Bergère! celle qui est en deuil... lève-toi! Est-ce une vision? n'étais-tu pas assise sur un cercueil? Mes enfans, regardez, au nom de Dieu!... Mais oui... le plancher s'affaisse, un pâle fantôme apparaît..... il tourne ses pas vers la bergère : le voilà tout à ses côtés, il tourne son visage vers la bergère..... Il est pâle son visage, et son vêtement est pâle comme la neige du nouvel an. Son regard farouche et égaré se noie tout entier dans les yeux de la bergère... Voyez, oh! voyez son cœur !... Quelle est cette trace ponceau qui, pareille à un ruban ponceau ou à une branche de corail, lui descend de la ceinture aux

pieds?... Quel mystère, je m'y perds!... De la main il montre son cœur; mais il ne dit rien à la bergère[1].

CHŒUR.

Quel mystère, etc.

LE GUSLARZ.

Esprit, que te faut-il? demandes-tu une messe expiatoire ou ta part au banquet bénit?

[1] Ce fantôme est un jeune homme exalté que l'amour a conduit au suicide, et qui soulève chaque année son tombeau pour s'élancer sur les pas de son amante. Les supplices de sa vie sont décrits dans une pièce qui sert de prologue au poème. Nous nous contenterons d'offrir la traduction de quelques strophes qui suffiront pour faire comprendre cette apparition.

Voici les paroles qu'un vieux sacristain a entendu sortir de la bouche du spectre, au moment où il se levait du cercueil :

« Esprit maudit! pourquoi, à travers la vallée insensible de la terre, rallumes-tu le feu de la vie? Flamme

Voici du lait, du pain, des fruits et des fraises... que te faut-il pour atteindre au ciel ?

Le fantôme se tait.

CHOEUR.

Ombre !.... silence !.... qu'adviendra-t-il ? qu'adviendra-t-il ?

LE GUSLARZ.

Réponds, blême fantôme !... Quel mystère ! il ne répond rien.

maudite ! tu étais éteinte, pourquoi, pourquoi m'embraser encore ?

O juste mais terrible arrêt !... la revoir !... se reconnaître !... se séparer !... Ce que j'ai souffert, le souffrir chaque année, et comme j'ai fini finir encore !...

Pour te retrouver, je dois, au sortir du tombeau, errer à travers la foule ; mais que m'importe l'accueil du monde, j'ai passé par toutes les épreuves dans la vie !

Quand tu regardais, je devais, comme un criminel, détourner les yeux ; j'entendais ta voix, je l'entendais chaque jour, et je devais chaque jour rester muet comme la planche du cercueil !

CHOEUR.

Quel mystère! il ne répond rien.

LE GUSLARZ.

Si tu dédaignes la messe et les gâteaux, va, que Dieu te conduise.... et si tu ne m'écoutes pas, etc.

Le fantôme demeure.

CHOEUR.

Et si tu ne l'écoutes pas, etc.

LE GUSLARZ.

Grand Dieu! quel monstre!... il ne bouge ni ne parle.

CHOEUR.

Il ne bouge ni ne parle.

LE GUSLARZ.

Esprit maudit ou bienheureux!... fuis les cérémonies saintes.... voici que le plancher s'entr'ouvre ; allons, sauve-toi, ou je te maudirai au nom de Dieu. Va-t-en loin d'ici,

dans les forêts, au fond des rivières, disparais, éclipse-toi pour toujours!

Le spectre demeure.

Grand Dieu! quel monstre! Il se tait et ne disparaît pas!

CHOEUR.

Il se tait et ne disparaît pas.

LE GUSLARZ.

En vain je prie, en vain je gronde; il ne craint pas les malédictions... Donnez-moi l'aspersoir.... L'aspersoir est sans puissance..... l'horrible fantôme se tient là toujours, muet, sourd, immobile, comme une pierre au milieu d'un cimetière.

CHOEUR.

L'horrible fantôme se tient là, etc.

LE GUSLARZ.

Quel prodige!... Bergère, connais-tu ce fantôme? ce doit être un mystère affreux. De qui portes-tu le deuil? ton mari et tes parens se portent bien. Quoi! tu ne dis pas une parole?

regarde, réponds au moins. Es-tu morte, mon enfant? Pourquoi souris-tu? pourquoi? que vois-tu en lui d'égayant?

CHOEUR.

Pourquoi souris-tu? pourquoi?

LE GUSLARZ.

Donne-moi l'étole; donne-moi le cierge; je l'allumerai, je le bénirai encore... C'est en vain... il ne s'éclipse pas, l'esprit maudit... Prenez la bergère sous le bras... conduisez-la hors de la chapelle.... Pourquoi tournes-tu la tête? pourquoi? en lui que vois-tu d'enchanteur?

CHOEUR.

Pourquoi tournes-tu la tête? etc.

LE GUSLARZ.

Grand Dieu! le spectre remue les pieds; partout où nous conduisons la bergère, il s'attache aux pas de la bergère; qu'adviendra-t-il? qu'adviendra-t-il?

CHOEUR.

Partout où nous conduisons la bergère, il s'attache aux pas de la bergère, qu'adviendra-t-il? qu'adviendra-t-il?

DZIADY.

Troisième Partie.

DZIADY.

TROISIÈME PARTIE.

(La scène est à Wilna, rue Ostrobrama, dans le cloître des prêtres Basyliens, transformé en prison d'état. — Une cellule de prisonnier.)

Mais donnez-vous de garde des hommes, car ils vous feront comparaître dans leurs assemblées, et ils vous feront fouetter dans leurs synagogues.
S. MATHIEU, ch. 10. v. 17.

Et vous serez présentés à cause de moi aux gouverneurs et aux rois pour leur servir de témoignage aussi bien qu'aux nations. v. 18.

Et vous serez haïs de tous les hommes à cause de mon nom ; mais celui-là sera sauvé qui persévèrera jusqu'à la fin. v. 22.

UN PRISONNIER *s'endort, appuyé sur la fenêtre.*

SON ANGE GARDIEN.

Méchant, insensible enfant ! par ses vertus ici-bas, par ses prières dans le ciel, ta mère a

long-temps préservé ton jeune âge de la tentation et des malheurs : semblable à la rose, ange des parterres, qui orne le jour, et protége, la nuit, par son parfum, contre les insectes et le mauvais air, les tempes de l'enfant endormi.

Que de fois, à la supplication de ta mère et avec la permission de Dieu, j'ai descendu vers ta cellule, silencieux dans les silencieuses ombres de la nuit!... Je descendais sur un rayon et je planais sur ta tête.

Quand la nuit te berçait, moi j'étais là, penché sur ton cœur passionné, comme un lys blanc sur une source troublée. Plus d'une fois ton ame m'inspira le dégoût; mais dans la foule des mauvaises pensées, j'en cherchais une bonne, comme dans une fourmilière on cherche un grain d'encens.

A peine l'entrevoyais-je briller, je tendais la main à ton ame, je la guidais vers la région de l'éternité, je lui chantais un air qu'entendent rarement les fils de la terre, rarement... même

en songe... et ils l'oublient à leur réveil... Je te chantais la félicité future, dans mes bras je te ravissais jusqu'aux cieux. Mais toi... tu entendais les accords célestes comme des chansons de convives enivrés.

Moi, glorieux enfant de l'éternité, je revêtais alors la forme d'un monstre des enfers, pour t'effrayer, pour te frapper. Et toi, tu recevais les coups du ciel, comme un sauvage les tortures d'un bourreau. Ton ame se réveillait agitée mais fière, comme si les eaux de l'oubli l'eussent toute la nuit désaltérée, et tu engloutissais le souvenir des cieux, comme la cascade, qui plonge dans les gouffres souterrains, entraîne les feuilles et les fleurs des rivages.

Je versais alors des larmes amères, je serrais mon visage dans mes mains... je voulais... et je n'osais pas retourner vers le ciel. Ta mère était là pour me demander : Quelles nouvelles rapportes-tu de la terre, de ma cabane ? quel a été le rêve de mon fils ?

LE PRISONNIER s'éveille en sursaut et regarde à la fenêtre.
Déjà le matin.

Silencieuse nuit, quand tu apparais, qui te demande d'où tu viens?..... Quand tu parsèmes les étoiles, qui lit dans ces étoiles le mystère de ta route future?..... Le soleil est couché, s'écrient les astronomes du haut des observatoires, mais pourquoi est-il couché? Personne ne répond!... Les ténèbres enveloppent la terre et le monde est plongé dans le sommeil : mais pourquoi le monde dort-il? Personne ne s'en inquiète! Il se réveillera sans souci, comme il s'est endormi sans souci. L'éclat quotidien du soleil n'a rien de merveilleux pour lui... Le jour et les ténèbres se succèdent comme les sentinelles d'une armée ; mais où sont les généraux qui les commandent?

Et le sommeil? ah! ce monde calme, mystérieux, cette vie de l'ame, n'est-elle pas digne que l'on sonde ses abîmes? Qui mesurera l'étendue de ses régions? qui comptera sa durée?.. L'homme frissonne en rêvant, il rit quand

il s'éveille... Les savans disent que les rêves ne sont qu'une réminiscence... Maudits savans! ne sais-je pas distinguer un songe d'un souvenir? A moins qu'on ne me persuade que mes fers ne sont qu'une réminiscence!...

Ils disent que les supplices et l'enivrement des rêves ne sont qu'un jeu de l'imagination. Insensés! à peine de renommée connaissent-ils l'imagination, et c'est à nous, poètes, qu'ils osent en parler.... J'ai visité ses régions, j'ai mieux qu'eux mesuré leur étendue, et je sais qu'au delà de leurs limites demeurent les songes. Le jour deviendra nuit, la volupté deviendra tourment, avant que le songe soit une réminiscence, le rêve une pure imagination!...

(Il se couche, puis se relève et s'approche de la fenêtre.)

Pour moi plus de doux sommeil!... toujours des rêves!... rêves effrayans!... enchanteurs!... des rêves qui tuent!...

(Il se rendort.)

ESPRITS DES TÉNÈBRES.

Glissons sous sa tête un noir duvet, un moëlleux duvet. Chantons... bien doucement... Ne l'effrayons pas! ne l'effrayons pas!

UN ESPRIT DU CÔTÉ GAUCHE.

La nuit est triste dans ta prison... Là, dans la ville, elle se passe joyeuse : le son des instrumens anime les convives ; la coupe pleine en main, les ménestrels entonnent des chansons. Là, pendant la nuit errent des comètes... des comètes à l'œil et à la chevelure éclatante. Celui qui dirigera sa barque après elles, s'endormira sur les flots, au milieu d'un rêve enchanteur... et il se réveillera sur nos rives.

L'ANGE.

Nous avons obtenu de Dieu qu'il te livrât aux mains de l'ennemi... La solitude est la leçon des sages. Toi, isolé dans ton cachot, comme le prophète dans le désert, médite donc aussi sur tes destinées.

CHOEUR D'ESPRITS DES TÉNÈBRES.

Le jour Dieu nous tourmente, mais la nuit à nous la joie : c'est au sein de la nuit que les oisifs s'abandonnent aux orgies, c'est la nuit que les ménestrels donnent un libre cours à leur voix... les démons leur enseignent des chansons. Le matin, rapportez-vous de l'église une sainte pensée, sentez-vous le goût des pieux entretiens, la nuit-sangsue tirera de votre front les pensées pieuses, la nuit-serpent empoisonnera le goût sur vos lèvres. Il dort!... Chantons sur lui. Fils des ténèbres, soyons ses serviteurs jusqu'à ce qu'il devienne le nôtre. Tombons-lui dans le cœur, courons-lui sur la tête... Nous l'aurons!... Ah! s'il dormait longtemps!...

L'ANGE.

On a prié pour toi sur la terre et dans les cieux : bientôt les tyrans te rendront au monde.

LE PRISONNIER s'éveille et se dit :

Toi qui tourmentes, charges de fers et égor-

ges tes semblables, toi qui passes le jour à rire et le soir à célébrer des banquets, te rapelles-tu le matin un seul de tes songes ?... et quand tu te le rappellerais, le comprendrais-tu?

(Il s'endort.)

L'ANGE.

La liberté te sera rendue... Dieu nous envoie te l'annoncer.

LE PRISONNIER s'éveillant.

La liberté?... Je me rappelle... oui, on me l'a dit hier. Est-ce un rêve? est-ce une révélation de Dieu?

(Il s'endort.)

LES ANGES.

Gardons, ah gardons ses pensées : le combat est engagé.

ESPRITS DU CÔTÉ GAUCHE.

Redoublons l'attaque.

ESPRITS DE DROITE.

Nous, redoublons nos gardes; la pensée qui

va triompher apparaîtra demain à ses discours et à ses œuvres : un seul instant de ce combat décide pour la vie entière des destinées d'un homme.

LE PRISONNIER.

Je serai libre... oui... j'ignore d'où m'en est venue la nouvelle ; mais je connais la liberté que donnent les Moscovites!... Les infames!... ils me briseront les fers des mains et des pieds, mais ils les feront peser sur l'ame!... L'exil, voilà ma liberté!... Il me faudra errer parmi la foule étrangère, ennemie, moi chanteur!... Et personne ne saisira rien de mes chants... rien qu'un bruit vain et confus!... Les infames! c'est la seule arme qu'ils ne m'aient pas arrachée ; mais ils me l'ont brisée dans les mains. Vivant, je resterai mort pour ma patrie, et ma pensée demeurera enfermée sous l'ombre de mon ame, comme le diamant dans sa brute enveloppe de pierre.

Il s'appuie sur la fenêtre et s'endort.

UN ESPRIT.

Homme!... pourquoi ignores-tu l'étendue de ta puissance?... Quand la pensée dans ta tête, comme l'éclair au sein des nuages, s'enflamme invisible encore, elle amoncèle déjà les brouillards, et crée une pluie fertile, ou la foudre et la tempête. Pourquoi ignores-tu qu'au guet de tes pensées, réveillées à peine, se tient sans cesse silencieuse, comme les élémens au guet du tonnerre, la foule des démons et des anges?... Te jetteras-tu vers l'enfer ou vers le ciel?... Toi aussi, comme un nuage élevé, mais vagabond, tu lances des flammes, sans savoir toi-même où tu vas, sans savoir ce que tu fais! Hommes!... il n'est pas un de vous qui ne puisse, isolé, dans les fers, par la pensée et par la foi, faire crouler et relever les trônes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

(Un corridor. — La sentinelle se tient au loin la carabine au bras. — Quelques jeunes prisonniers sortent de leurs cellules avec des chandelles. — Il est minuit.)

JACOB.

Vraiment ? nous allons nous réunir ?

ADOLPHE.

La sentinelle boit la goutte, le caporal est des nôtres.

JACOB.

Quelle heure est-il ?

ADOLPHE.

Près de minuit.

JACOB.

Mais si la ronde nous surprend, notre pauvre caporal est perdu.

ADOLPHE.

Éteins donc la chandelle : tu vois comme la lumière se réfléchit sur la fenêtre.

Ils éteignent la chandelle.

La ronde est un vrai badinage : il lui faudra frapper long-temps, échanger le mot d'ordre, chercher les clefs... Puis les corridors sont longs... Avant d'être surpris, nous nous séparons, les portes se ferment, chacun se jette sur le lit et ronfle.

Les autres prisonniers arrivent de leurs cellules.

FRÉJEND.

Amis, allons dans la cellule de Konrad : c'est la plus éloignée ; elle est adossée au mur de l'église : nous pouvons, sans être entendus, y chanter et crier à l'aise. Aujourd'hui, je me sens disposé à donner un libre cours à ma voix : en ville, on se figurera que les chants partent de l'église ; c'est demain Noël.... Eh ! camarades, j'ai quelques bouteilles aussi.

JACOB.

A l'insu du caporal?

FRÉJEND.

Le brave caporal aura sa part aux bouteilles : c'est un Polonais, un de nos anciens légionnaires, que le Czar a transformé de force en Moscovite. Le caporal est bon catholique, et il permet aux prisonniers de passer ensemble la soirée les veilles de fêtes.

JACOB.

Si on l'apprend, nous le paierons cher.

Les prisonniers entrent dans la cellule de Konrad, font du feu et allument la chandelle.

JACOB.

Mais voyez comme Jégota se fait triste : il ne s'était pas douté qu'il pouvait bien avoir dit à ses foyers un éternel adieu.

FRÉJEND.

Notre Hyacinthe a dû laisser sa femme en couches, et il ne verse pas une larme.

FÉLIX KOLAKOWSKI.

Pourquoi en verserait-il? qu'il rende plutôt gloire à Dieu ! si elle met au monde un fils, je lui prédirai son avenir... Donne-moi ta main; j'ai quelque talent en chiromancie, je te dévoilerai l'avenir de ton fils.

Il regarde dans la main.

S'il est honnête, sous le gouvernement moscovite, il fera infailliblement connaissance avec les juges et la kibitka.... Qui sait? peut-être nous trouvera-t-il encore tous ici? —Vivent les fils, ce sont nos compagnons pour l'avenir.

JÉGOTA.

Êtes-vous ici depuis long-temps?

FRÉJEND.

Comment le savoir? nous n'avons pas de calendrier, personne ne nous écrit : le pire est d'ignorer quand nous en sortirons.

SUZIN.

Moi, j'ai sur ma fenêtre une paire de rideaux

de bois, et je ne sais pas même quand il fait nuit ou jour.

THOMAS.

J'aimerais mieux être sous terre, affamé, malade, livré aux supplices du knout, et même de l'inquisition, que de vous voir ici partager ma misère! Les brigands!... ils veulent donc nous enfouir tous dans la même tombe!...

FRÉJEND.

Quoi! c'est pour nous que tu pleures? pour moi, peut-être? Je le demande, de quelle utilité est ma vie? Encore, si nous avions la guerre; j'ai quelque talent pour me battre, et je pourrais larder les reins à quelques cosaques du Don. Mais en paix! à quoi bon vivrais-je une centaine d'années?... pour maudire les Moscovites, puis mourir et devenir poussière? Libre, j'aurais passé ma vie inaperçu, comme la poudre ou le vin médiocre. Aujourd'hui que le vin est bouché et la poudre bourrée, j'ai en prison toute la valeur d'une bouteille ou d'une cartouche. Libre, je m'évaporerais comme le vin d'un broc

débouché; je brûlerais sans bruit comme la poudre sur un bassinet ouvert ; mais si l'on m'entraîne chargé de fers en Sibérie, les Lithuaniens, nos frères se diront, en me voyant passer : « Voilà ce noble sang, voilà notre jeunesse qui s'éteint; attends, infame Czar, attends, Moscovite ! » Un homme comme moi, Thomas, se ferait pendre pour que tu restasses un instant de plus dans le monde ; un homme comme moi ne sert sa patrie que par sa mort : je mourrais dix fois pour te faire ressusciter, toi, ou le sombre poète Konrad, qui nous raconte l'avenir comme un Bohémien.

A Konrad :

Je crois, puisque Thomas le dit, que tu es un grand poète; je t'aime, car tu ressembles aussi à la bouteille : tu verses tes chants, tu inspires le sentiment, l'enthousiasme !... Nous buvons, nous sentons.... et toi tu décrois, tu te dessèches.

A Thomas et à Konrad :

Vous savez que je vous aime ; mais on peut

aimer sans pleurer. Allons, mes frères, plus de tristesse ; car si je m'attendris une fois et si je me mets à larmoyer, alors plus de feu, plus de thé.

Il fait le thé. — Un moment de silence.

JACOB.

Quel long silence! N'y a-t-il pas de nouvelles de la ville?

TOUS.

Des nouvelles !

ADOLPHE.

Jean est allé aujourd'hui à l'interrogatoire : il est resté une heure en ville ; mais il est silencieux et triste, et à en juger par sa mine, il n'a guère envie de parler.

UN DES PRISONNIERS.

Eh bien, Jean, des nouvelles ?

JEAN SOBOLEWSKI, tristement.

Rien de bon aujourd'hui.... Pour la Sibérie.... on a expédié vingt Kibitka.

JÉGOTA.

De qui ? des nôtres ?

JEAN.

D'étudians de Samogitie.

TOUS.

En Sibérie !

JEAN.

Et en grande pompe : il y avait affluence de spectateurs. Je demandai au caporal de m'arrêter un instant... il me l'accorda. Je me tins au loin caché entre les colonnes de l'église... on disait la messe : le peuple affluait de toutes parts : soudain il s'élance à flots vers la porte, puis vers la prison voisine... Seul, je restai sous le portique, et l'église devint si déserte que dans le lointain j'entrevoyais le prêtre tenant le calice à la main, et l'enfant de chœur avec sa sonnette. Le peuple ceignait la prison d'un rempart immobile : les troupes en armes, les tambours en tête, se tenaient sur deux rangs comme pour une grande cérémonie : au milieu d'elles étaient les Kibitka. — Je lance un

regard furtif, et j'aperçois l'officier de police s'avancer à cheval. Sa figure annonçait un grand homme conduisant un grand triomphe... oui... le triomphe du Czar du Nord... vainqueur de jeunes enfans. — Au roulement du tambour, on ouvre les portes de l'Hôtel-de-Ville... Ils sortent... Chaque prisonnier avait près de lui une sentinelle, la baïonnette au fusil. Pauvres enfans !.. ils avaient tous, comme des recrues, la tête rasée, les fers aux pieds !.. Le plus jeune, âgé de dix ans, se plaignait de ne pouvoir soulever ses chaînes et montrait ses pieds nus et ensanglantés... L'officier de police passe, demande le motif de ses plaintes... L'officier de police, homme plein d'humanité, examine lui-même les chaînes : Dix livres... c'est conforme au poids prescrit !...

On entraîna Jancewski : je l'ai reconnu !... Les souffrances l'avaient fait laid, noir, maigre ; mais que de noblesse dans ses traits ! Un an auparavant, c'était un sémillant et gentil petit garçon : aujourd'hui il regardait de la Ki-

bitka, comme de son rocher isolé le grand empereur!.. Tantôt d'un œil fier, sec, serein, il semblait consoler ses compagnons de captivité, tantôt il saluait le peuple avec un sourire amer, mais calme : il semblait vouloir lui dire : Ces fers ne me font pas tant de mal..... Soudain j'ai cru voir son regard tomber sur moi.... Comme il n'apercevait pas le caporal qui me tenait par mon habit, il me supposa libre!.. Il baisa sa main en signe d'adieu et de félicitation, et soudain tous les yeux se tournèrent vers moi. Le caporal me tirait de toutes ses forces pour me faire cacher: je refusai; mais je me serrai contre la colonne, j'examinai la figure et les gestes du prisonnier. Il s'aperçut que le peuple pleurait en regardant ses fers, et il secoua les fers de ses pieds, comme pour montrer à la foule qu'il pouvait les porter. La Kibitka s'élance... il arrache son chapeau de sa tête, se dresse, élève la voix crie trois fois : « La Pologne n'est pas encore morte!... » et il se perd dans la foule. Mes

yeux suivirent long-temps cette main tendue vers le ciel, ce chapeau noir pareil à un étendard de mort, cette tête violemment dépouillée de sa chevelure, cette tête sans tache, fière, qui brillait au loin, annonçant à tous l'innocence de la victime et l'infamie des bourreaux. Elle surgissait du milieu de la foule noire de tant de têtes, comme du sein des flots celle du dauphin, prophète de l'orage. Cette main, cette tête sont encore devant mes yeux et resteront gravées dans ma pensée : comme une boussole, elles me marqueront le chemin de la vie et me guideront à la vertu... Si je les oublie, toi, mon Dieu, oublie-moi dans le ciel!

LWOWICZ.

Que Dieu soit avec vous !

CHAQUE PRISONNIER.

Et avec toi !

JEAN SOBOLEWSKI.

Cependant les voitures défilaient, on y jetait un à un les prisonniers. Je lançai un regard

dans la foule serrée du peuple et sur les soldats. Tous les visages étaient pâles comme des cadavres, et dans cette foule immense il régnait un tel silence que j'entendais chaque pas et chaque bruissement des chaînes! Tous sentaient l'horrreur du supplice!... Le peuple et l'armée le sentaient, mais tous se taisaient, tant ils ont peur du Czar... Enfin le dernier prisonnier parut : il semblait résister; le malheureux! il se traînait avec effort et chancelait à chaque pas. —On lui fait descendre lentement les degrés ; à peine a-t-il posé le pied sur le second, qu'il roule et tombe : c'était Wasilewski ; il avait reçu tant de coups à l'interrogatoire, qu'il ne lui était pas resté une goutte de sang sur le visage. Un soldat vint et le releva ; il le soutint d'une main jusqu'à la voiture, et de l'autre il essuya de secrètes larmes... Wasilewski n'était pas évanoui, mais il était raide comme une colonne. Ses mains engourdies, comme si on les eût détachées de la croix, s'étendaient au dessus des épaules du soldat. Il

avait les yeux hagards, hâves, largement ouverts !... Et le peuple aussi a ouvert les yeux et les lèvres... et soudain un seul soupir parti de mille poitrines retentit autour de nous, un soupir creux et comme souterrain. On eût dit un gémissement qui sortait à la fois de toutes les tombes enfouies dans l'église. Le détachement l'étouffa par le roulement du tambour et par le commandement : Aux armes; marche!... On se met en mouvement, et les Kibitka fendent la rue, rapides comme le vol d'un éclair. Une seule paraissait vide : elle contenait pourtant un prisonnier; mais un prisonnier invisible !.. seulement au dessus de la paille apparaissait une main ouverte, livide, une main de cadavre, qui tremblotait comme en signe d'adieu. — La Kibitka s'enfonce dans la mêlée. — Avant que le fouet ait dispersé la foule, on s'arrête devant l'église.... Soudain j'entends la sonnette; le cadavre était là... Je jette les yeux dans l'église déserte, je vois la main du prêtre élever au ciel la chair et le sang du Seigneur, et

je dis : « Seigneur, toi qui, par le jugement de Pilate, as versé ton sang innocent pour le salut du monde, accueille cette jeune victime de la justice du Czar; elle n'est ni aussi sainte, ni aussi grande, mais elle est aussi innocente !

Long silence.

L'ABBÉ LWOWICZ.

Frères, ce prisonnier peut vivre encore. Dieu seul le sait... peut-être nous le dévoilera-t-il un jour. Je prierai... joignez vos prières aux miennes pour le repos des martyrs : savons-nous le sort qui nous attend tous demain ?

FRÉJEND.

Quel affreux récit ! il m'a arraché la dernière de mes larmes... Je sens que ma raison s'égare... Félix, console-nous un peu !... Oh toi, si l'envie t'en prenait, ne ferais-tu pas rire le diable dans les enfers ?

PLUSIEURS PRISONNIERS.

Oui, Félix, une chanson !... Versez-lui du thé, du vin.

FÉLIX.

Vous le voulez tous : il faut que je sois gai quand mon cœur se brise; eh bien, je serai gai; écoutez ma chanson.

Il chante :

Peu m'importe la peine qui m'attend, les mines, la Sibérie ou les fers! toujours, en fidèle sujet, je travaillerai pour le Czar.

Si je bats le métal avec le marteau, je me dirai : Cette mine grisâtre, ce fer servira un jour à forger une hache pour le Czar.

Si l'on m'envoie peupler les steppes, je prendrai en mariage une jeune Tartare : peut-être de mon sang naîtra-t-il un Palen pour le Czar?

Si je vais dans les colonies, je cultiverai un jardin, je creuserai des sillons, et chaque année je ne sèmerai que du lin et du chanvre.

Avec le chanvre on fera du fil, un fil grisâtre qu'on enveloppera d'argent : peut-être aura-t-il l'honneur de servir un jour d'écharpe au Czar...

LES PRISONNIERS chantent en chœur :

Naîtra-t-il un Palen [1] pour le Czar !

SUZIN.

Mais voyez : Konrad est immobile, absorbé, comme s'il se remémorait ses péchés pour la confession. — Félix ! il n'a rien entendu de ta chanson.— Konrad ?... Voyez... son visage pâlit..., il se colore de nouveau..... Est-il malade ?

FÉLIX.

Attends.... silence !.... Je l'avais prévu !.... Oh ! pour nous qui connaissons Konrad, ce n'est pas un mystère. — Minuit est son heure ! Silence, Félix !... — Nous allons entendre une autre chanson !

JOSEPH, regardant Konrad.

Frères, son ame est envolée... elle erre dans une contrée lointaine... Peut-être lit-elle l'ave-

[1] On sait que Palen, assassin de Paul, était fils d'une Tartare.

nir dans les cieux ?... peut-être aborde-t-elle les esprits familiers qui lui raconteront ce qu'ils ont appris dans les étoiles !..... Quels yeux étranges !... la flamme brille sous ses paupières... et ses yeux ne disent rien, ne demandent rien... ils n'ont pas d'ame... ils brillent comme les foyers qu'a délaissés une armée partie en silence et dans l'ombre de la nuit pour une expédition lointaine : avant qu'ils s'éteignent, l'armée sera de retour dans ses quartiers.

KONRAD chante.

Mon chant gisait moite dans le tombeau, mais il a senti le sang !... Le voilà qui regarde de dessous terre, et comme un vampire, il se dresse, avide de sang !... il a soif de sang ! il a soif de sang ! il a soif de sang !... Oui !... vengeance !... vengeance !... vengeance contre nos bourreaux, avec l'aide de Dieu, et même malgré Dieu !...

Et le chant dit : « Moi, je viendrai un soir, je mordrai mes frères, mes compatriotes : celui à qui je plongerai mes défenses dans l'ame se dressera, comme moi, vam-

pire... et criera : Oui vengeance !... vengeance !... vengeance contre nos bourreaux, avec l'aide de Dieu et même malgré Dieu ! »

Puis nous irons, nous nous abreuverons du sang de l'ennemi ; nous hacherons son cadavre ! nous lui clouerons les mains et les pieds pour qu'il ne se relève pas, et qu'il ne reparaisse plus même comme spectre.

Nous suivrons son ame aux enfers !... Tous nous lui pèserons de notre poids sur l'ame jusqu'à ce que l'immortalité s'en échappe... et tant qu'elle sentira, nous la mordrons !... Oui !... vengeance ! vengeance ! vengeance contre nos bourreaux, avec l'aide de Dieu et même malgré Dieu !

L'ABBÉ LWOWICZ.

Konrad, arrête, au nom de Dieu ! c'est une chanson païenne !

LE CAPORAL.

Quel regard affreux !... C'est une chanson satanique !

KONRAD.

Je m'élève... je m'envole !... là, au sommet

du rocher... Je plane au dessus de la race des hommes, dans les rangs des prophètes !.... De là, ma prunelle fend, comme un glaive, les sombres nuages de l'avenir ; mes mains, comme les vents, déchirent les brouillards !... il fait clair... il fait jour !... J'abaisse un regard sur la terre : là se déroule le livre prophétique de l'avenir du monde !... là, sous mes pieds !

Vois, vois les événemens et les siècles futurs, pareils aux petits oiseaux que l'aigle poursuit !.... Moi, je suis l'aigle dans les cieux !.... Vois-les sur la terre s'élancer, courir, vois cette épaisse nuée se tapir dans le sable !... Et après eux... oh ! après eux, vois mes yeux de faucon, mes yeux-éclairs; après eux, vois mes serres !... je les apercevrai, je les saisirai !...

Quoi ! un oiseau s'élève : il déploie les ailes : il couvre tous les autres, il me défie de l'œil !... il a les plumes noires comme un nuage orageux, et larges et longues comme l'arc-en-ciel, et il obscurcit tout l'espace !...

C'est un corbeau géant !... — Qui es-tu, toi ?

qui es-tu, corbeau, qui es-tu?... — Je suis un aigle, moi!... — Il me voit, le corbeau! il trouble ma pensée!... — Qui es-tu toi? moi je gouverne la foudre!...—Il m'a lancé un regard, il m'a frappé les yeux comme d'un nuage de fumée!...

QUELQUES PRISONNIERS.

Que dit-il?.... quoi?.... qu'est-ce donc?.... Vois, vois, quelle pâleur!

Ils saisissent Konrad.

Calme-toi!

KONRAD.

Arrêtez! arrêtez!... je me suis mesuré avec le corbeau.... Arrêtez! je recueillerai mes pensées, j'achèverai mon chant, j'achèverai!...

LWOWICZ.

Assez! assez!

D'AUTRES.

Assez!

LE CAPORAL.

Assez! que Dieu vous bénisse!... La sonnette, entendez-vous la sonnette? la ronde, la

ronde est à la porte... éteignez la chandelle : chacun chez soi !...

UN DES PRISONNIERS, regardant à la fenêtre.

La porte est ouverte... les voilà... — Konrad est évanoui : laissez-le seul dans sa cellule !

Tous s'échappent.

SCÈNE II.

KONRAD, après un long silence.

Je suis seul!... et que m'importe la foule? suis-je poète pour la foule ?... Où est l'homme qui embrassera toute la pensée de mes chants, qui saisira du regard tous les éclairs de leur ame ? Malheur à qui épuise pour la foule sa voix et sa langue... La langue ment à la voix et la voix ment aux pensées... La pensée s'envole rapide de l'ame avant d'éclater en mots, et les mots submergent la pensée et tremblent au dessus de la pensée, comme le sol sur un torrent englouti et invisible. Au tremblement du sol la foule dé-

couvrira-t-elle l'abîme du torrent, devinera-t-elle le secret de son cours ?

Le sentiment circule dans l'ame, il s'allume, il s'embrase comme le sang dans ses prisons profondes et invisibles. Les hommes découvriront autant de sentiment dans mes chants qu'ils verront de sang sur mon visage.

Mon chant, tu es une étoile au delà des confins du monde !... L'œil terrestre qui se lance à ta poursuite peut étendre ses ailes... jamais il ne t'atteindra... il frappera seulement ta voie lactée... Il devinera qu'il y a là des soleils, mais non quel est leur nombre et leur immensité !...

A vous, mes chants, qu'importent les yeux et les oreilles des hommes ? Coulez dans les abîmes de mon ame : brillez sur les hauteurs de mon ame, comme des torrens souterrains, comme des étoiles sur-lunaires.

Toi, Dieu ! toi, nature ! écoutez-moi !... Voici une musique digne de vous ; des chants dignes de vous ! — Moi grand-maître, grand-

maître, j'étends les mains, je les étends jusqu'au ciel... je pose les doigts sur les étoiles, comme sur les cercles de verre d'un harmonica.

Mon ame fait tourner les étoiles d'un mouvement tantôt lent, tantôt rapide : des millions de tons en découlent ; c'est moi qui les ai tous tirés, je les connais tous, je les assemble, je les sépare, je les réunis, je les tresse en arcs-en-ciel, en accords, en strophes, je les répands en sons et en rubans de flammes.

J'ai relevé les mains, je les ai dressées au dessus des arêtes du monde, et les cercles de l'harmonica ont cessé de vibrer. Je chante seul, j'entends mes chants, longs, traînans comme le souffle du vent; ils retentissent dans toute l'immensité du monde, ils gémissent comme la douleur, ils grondent comme des orages. Les siècles les accompagnent sourdement! Chaque son retentit et étincelle à la fois; il me frappe l'oreille, il me frappe l'œil : c'est ainsi que quand le vent souffle sur les ondes, j'entends

son vol dans ses sifflemens, je le vois dans son vêtement de nuages.

Ce sont des chants dignes de Dieu, de la nature !... C'est un chant grand, un chant créateur !... Ce chant, c'est la force, la puissance ; ce chant, c'est l'immortalité !... Je sens l'immortalité... j'enfante l'immortalité... Que pourrais-tu faire de plus grand, toi, Dieu ?... Vois comme je tire mes pensées de moi-même ; je les incarne en mots : elles volent, se disséminent dans les cieux, roulent, jouent et étincellent..... Elles sont déjà loin, et je les sens encore, je savoure leurs charmes ; je sens leurs contours dans la main, je devine leurs mouvemens par ma pensée : je vous aime, mes enfans poétiques !... mes pensées !... mes étoiles !... mes sentimens !... mes orages !... Au milieu de vous je me tiens comme un père au sein de sa famille, vous m'appartenez tous !...

Je vous foule aux pieds, vous tous poètes, vous tous, sages et prophètes, idoles du monde ! revenez contempler les créations de vos ames ! —

Que vos oreilles et vos cœurs retentissent des justes et bruyans applaudissemens des hommes, que vos fronts rayonnent de tout l'éclat de votre gloire ; et tous les concerts des éloges, tous les ornemens de vos couronnes, recueillis dans tant de siècles et de nations, ne vous procureront pas la félicité et la puissance que je sens aujourd'hui dans cette nuit solitaire, quand je chante seul au fond de mon ame, quand je ne chante que pour moi seul !

Oui, je suis sensible, je suis puissant et fort de raison : jamais je n'ai senti comme dans ces instans. — Ce jour est mon zénith, ma puissance atteindra aujourd'hui son apogée. Aujourd'hui je reconnaîtrai si je suis le plus grand de tous... ou seulement un orgueilleux. Ce jour est l'instant de la prédestination. — J'étends plus puissamment les ailes de mon ame. — C'est le moment de Samson, quand aveugle et dans les fers il méditait au pied d'une colonne. Loin d'ici ce corps de boue : esprit, je revêtirai des ailes !... Oui, je m'envolerai !... je

m'envolerai de la sphère des planètes et des étoiles, et je ne m'arrêterai que là où se séparent le créateur et la nature.

Les voilà... les voilà... les voilà ces deux ailes... Elles suffiront... je les étendrai du couchant à l'aurore ; de la gauche je frapperai le passé, et de la droite l'avenir... je m'élèverai sur les rayons du sentiment jusqu'à toi !... et mes yeux pénètreront tes sentimens à toi, qui, dit-on, sens dans les cieux. Me voilà..... me voilà : tu vois quelle est ma puissance ; — vois où s'élèvent mes ailes : je suis homme, et là sur la terre..... est resté mon corps !..... C'est là que j'ai aimé, dans ma patrie !... là que j'ai laissé mon cœur : mais mon amour dans le monde ne s'est pas reposé sur un seul être, comme l'insecte sur une rose ; il ne s'est reposé ni sur une famille, ni sur un siècle !... Moi j'aime toute une nation ; j'ai saisi dans mes bras toutes ses générations passées et à venir ; je les ai pressées ici sur le cœur, comme un ami, un amant, un époux, comme un père. Je vou-

drais rendre à ma patrie la vie et le bonheur, je voudrais en faire l'admiration du monde. Les forces me manquent et je viens les chercher ici: je viens ici, armé de toute la puissance de ma pensée, de cette pensée qui a ravi aux cieux la foudre, scruté la marche des planètes et sondé les abîmes des mers. J'ai de plus cette force que ne donnent pas les hommes; j'ai ce sentiment qui brûle intérieurement comme un volcan, et qui parfois seulement fume en paroles.

Et cette puissance, je ne l'ai puisée ni à l'arbre d'Eden, dans le fruit de la connaissance du bien et du mal, ni dans les livres, ni dans les récits, ni dans la solution des problèmes, ni dans les mystères de la magie. Je suis né créateur. J'ai tiré mes forces d'où tu as tiré les tiennes, car toi, tu ne les as pas cherchées... tu les possèdes, tu ne crains pas de les perdre... et moi je ne le crains pas non plus! Est-ce toi qui m'as donné, ou bien ai-je ravi là où tu l'as ravi toi-même, cet œil pénétrant, puissant? Dans mes mo-

mens de puissance, si j'élève les yeux vers les traces des nuages, si j'entends les oiseaux voyageurs naviguer à perte de vue dans les airs, je n'ai qu'à vouloir, et soudain je les retiens d'un regard comme dans un filet: la nuée fait retentir un chant d'alarme; mais avant que je la lâche, tes vents ne l'ébranleront pas.—Si je regarde une comète de toute la puissance de mon ame, tant que je la contemple, elle ne bouge pas de place .. Les hommes seuls, entachés de corruption, fragiles, mais immortels, ne me servent pas, ne me connaissent pas... Ils nous ignorent tous deux, moi et toi : moi je viens ici chercher un moyen infaillible, ici dans le ciel. Cette puissance que j'ai sur la nature, je veux l'exercer sur les cœurs des hommes : d'un geste je gouverne les oiseaux et les étoiles, il faut que je gouverne ainsi mes semblables ; non par les armes, l'arme peut parer l'arme; non par les chants, ils sont longs à se développer ; non par la science, elle est vite corrompue ; non par les miracles, c'est trop éclatant : je veux les gouverner par le

sentiment qui est en moi, je veux les gouverner tous, comme toi, mystérieusement et pour l'éternité! — Quelle que soit ma volonté, qu'ils la devinent et l'accomplissent, elle fera leur bonheur; et s'ils la méprisent, qu'ils souffrent et succombent! — Que les hommes deviennent pour moi comme les pensées et les mots dont je compose à ma volonté un édifice de chants : on dit que c'est ainsi que tu gouvernes!... Tu sais que je n'ai pas souillé ma pensée, que je n'ai pas dépensé en vain mes paroles ; si tu me donnais sur les ames un pareil pouvoir, je recréerais ma nation comme un chant vivant, et je ferais de plus grands prodiges que toi, j'entonnerais le chant du bonheur!

Donne-moi l'empire des ames. Je méprise tant cette construction sans vie, nommée le monde et vantée sans cesse, que je n'ai pas essayé si mes paroles ne suffiraient pas pour la détruire ; mais je sens que si je comprimais et fesais éclater d'un coup ma volonté, je pourrais éteindre cent étoiles et en faire surgir cent au-

tres!.. car je suis immortel!.. Oh! dans la sphère de la création, il y a bien d'autres immortels... mais je n'en ai pas rencontré de supérieurs! Tu es le premier des êtres dans les cieux!... Je suis venu te chercher jusqu'ici, moi le premier des êtres vivans sur la vallée terrestre... Je ne t'ai pas encore rencontré. Je devine que tu es. Montre-toi et fais-moi sentir ta supériorité... Moi, je veux de la puissance, donne-m'en ou montre-m'en le chemin. J'ai appris qu'il exista des prophètes qui possédaient l'empire des ames... je le crois... mais ce qu'ils pouvaient, je le puis aussi! Je veux une puissance égale à la tienne; je veux gouverner les ames comme tu les gouvernes.

Long silence.

Avec ironie.

Tu gardes le silence!.. toujours le silence!.. Je le vois, je t'ai deviné, je comprends qui tu es et comment tu exerces ta puissance; il a menti celui qui t'a donné le nom d'Amour, tu n'es que Sagesse. C'est la pensée et non le cœur

qui dévoilera tes voies aux hommes ; c'est par la pensée, non par le cœur, qu'ils découvriront où tu as déposé tes armes. Celui qui s'est plongé dans les livres, dans les métaux, dans les nombres, dans les cadavres, a seul réussi à s'approprier une partie de ta puissance. Il reconnaîtra le poison, la poudre, la vapeur ; il reconnaîtra les éclairs, la fumée, la foudre ; il reconnaîtra la légalité et la chicane contre les savans et les ignorans. C'est aux pensées que tu as livré le monde, tu laisses languir les cœurs dans une éternelle pénitence ; tu m'as donné la plus courte vie et le sentiment le plus puissant !

Un moment de silence.

Qu'est mon sentiment ?

Ah ! rien qu'une étincelle.

Qu'est ma vie ?

Un instant.

Mais ces foudres qui gronderont demain, que sont-ils aujourd'hui ?

Une étincelle.

Qu'est la série entière des siècles, que l'histoire nous révèle ?

Un instant.

D'où sort chaque homme, ce petit monde ?

D'une étincelle.

Qu'est la mort qui dissipera tous les trésors de mes pensées ?

Un instant.

Qu'était-il, Lui, quand il portait le monde dans son sein ?

Une étincelle.

Et que sera l'éternité du monde, quand Il l'engloutira ?

Un instant.

VOIX DES DÉMONS.

Je sauterai sur son ame comme sur un cheval; marche, marche, au galop, au galop.

VOIX DES ANGES.

Quel délire ! défendons-le! défendons-le! couvrons-lui les tempes de nos ailes!

Instant !... étincelle... quand il se prolonge,

quand elle s'enflamme, ils créent et détruisent... Courage!... courage!... étendons, prolongeons cet instant!... courage, courage!... éveillons, enflammons cette étincelle. — Maintenant... bien... oui... une fois encore, je te défie en ami, je te dévoile mon ame... Tu gardes le silence!... N'as-tu pas combattu Satan en personne? Je te porte un défi solennel! Ne me méprise pas!... Seul je me suis élevé jusqu'ici. Pourtant je ne suis pas seul : je fraternise sur la terre avec un grand peuple. J'ai pour moi les années et les puissances et les trônes; si je me fais blasphémateur, je te livrerai une bataille plus sanglante que Satan; il te livrait un combat de tête : entre nous ce sera un combat de cœur. J'ai souffert, j'ai aimé, j'ai grandi entre les supplices et l'amour; quand tu m'eus ravi mon bonheur, j'ensanglantai dans mon cœur ma propre main, jamais je ne la levai contre toi!

LES DÉMONS.

Coursier, je te changerai en oiseau; sur tes ailes d'aigle, va, monte, vole.

LES ANGES.

L'astre tombe, quel délire!... il se perd dans les abîmes.

Mon ame est incarnée dans ma patrie; j'ai englouti dans mon corps toute l'ame de ma patrie!... moi, la patrie, ce n'est qu'un. Je m'appelle Million, car j'aime et je souffre pour des millions d'hommes. Je regarde ma patrie infortunée, comme un fils regarde son père livré au supplice de la roue; je sens les tourmens de toute une nation, comme la mère ressent dans son sein les souffrances de son enfant. Je souffre! je délire!.. Et toi, gai, sage, tu gouvernes toujours, tu juges toujours, et l'on dit que tu n'erres pas!.. Ecoute, si c'est vrai ce que j'ai appris au berceau, ce que j'ai cru avec la foi de fils; si c'est vrai que tu aimes; si tu chérissais le monde en le créant; si tu as pour tes créatures un amour de père; si un cœur sensible était compris dans le nombre des animaux que tu renfermas dans

l'arche pour les sauver du déluge; si ce cœur n'est pas un monstre produit par le hasard et qui meurt avant l'âge; si sous ton empire la sensibilité n'est pas une anomalie; si des millions d'infortunés criant « secours! » n'attirent pas plus tes yeux qu'une équation difficile à résoudre; si l'amour est de quelque utilité dans le monde, et s'il n'est pas de ta part une erreur de calcul...

VOIX DES DÉMONS.

Que l'aigle se fasse hydre: je lui arracherai les yeux: au combat! marche!... la fumée!... le feu!.. les mugissemens!... le tonnerre!...

VOIX DES ANGES.

Comète vagabonde, issue d'un brillant soleil, où est la fin de ton vol? Il est sans fin... sans fin...

Tu gardes le silence!.. moi je t'ai dévoilé les abîmes de mon cœur. Je t'en conjure, donne-moi la puissance, une part chétive, une part de ce que sur la terre a conquis l'orgueil! Avec cette faible part, que je créerais

de bonheur! Tu gardes le silence!.. Tu n'accordes rien au cœur, accorde donc à la raison. Tu le vois, je suis le premier des hommes et des anges, je te connais mieux que tes archanges, je suis digne que tu me cèdes la moitié de ta puissance... réponds... Toujours le silence!.. Je ne mens pas, tu gardes le silence, et tu te crois un bras puissant!.. Ignores-tu que le sentiment dévorera ce que n'a pu briser la pensée? vois mon brasier, mon sentiment : je le resserre, pour qu'il brûle avec plus de violence; je le comprime dans le cercle de fer de ma volonté, comme la charge dans un canon destructeur.

VOIX DES DÉMONS.	VOIX DES ANGES.
Flamme!... incendie!...	Pitié!... repentir!...

Réponds... car je tire contre ta nature; si je ne la réduis pas en décombres, j'ébranlerai du moins toute l'immensité de tes domaines : je lancerai ma voix jusqu'aux dernières li-

mites de la création : d'une voix qui retentira de génération en génération je m'écrierai que tu n'es pas le père du monde..... mais...

VOIX DU DIABLE.

Le Czar !

Konrad s'arrête un instant, chancelle et tombe.

ESPRITS DU CÔTÉ GAUCHE.

LES PREMIERS.

Foule-le aux pieds, saisis-le.

Il est évanoui, il est évanoui ; avant son réveil nous l'aurons étouffé.

LES SECONDS.

Il est encore haletant !

ESPRITS DU CÔTÉ DROIT.

Loin d'ici... on prie pour lui.

ESPRITS DE GAUCHE.

Tu vois, on nous chasse.

LES PREMIERS DE GAUCHE.

O stupide bête !... tu ne l'aurais pas aidé à vomir sa dernière parole ! à s'élever encore d'un degré d'orgueil !... Un instant d'orgueil, et ce crâne était celui d'un cadavre !.. Être si près de ce crâne, et ne le pouvoir fouler !.. voir le sang sur les lèvres sans pouvoir le laper ! O le plus stupide des diables, tu l'as lâché à moitié route.

LES SECONDS.

Il reviendra, il reviendra.

LES PREMIERS.

Sauve-toi, ou je t'enlève sur mes cornes et je t'entraîne pour mille ans, je te plongerai dans la gueule de Satan.

LES SECONDS.

Ah ! ah !.. tu me fais peur ! petite tante ! petite maman !.. pauvre petit, je vais pleurer !

Il pleure.

Attrape !

Il le frappe de ses cornes.

Je ne t'ai pas manqué ? Vole... ne sors pas de l'enfer : ah, ah! il est cloué jusqu'au fond... Ah, mes cornes ! Bravo! mes cornes !

LE PREMIER.

Sacredieu !

LE SECOND le frappe.

Tu la gobes !

LE PREMIER.

Sauvez-vous !

On entend frapper à la porte et remuer la clef dans la serrure.

LE SECOND ESPRIT.

Prêtraille, corbeau !... Cachons-nous bien et serrons nos cornes !

SCÈNE III.

LE CAPORAL, L'ABBÉ PIERRE ET UN PRISONNIER *entrent dans la cellule de Konrad.*

L'ABBÉ PIERRE.

Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit.

LE PRISONNIER.

Il est évanoui, sans doute. — Konrad?... — Il n'entend pas.

L'ABBÉ PIERRE.

Paix à cette maison, paix au pécheur.

LE PRISONNIER.

Par Dieu, il est évanoui... Oh! voyez... il se tord et se débat : c'est l'épilepsie... Voyez comme il se mord les lèvres.

L'abbé Pierre prie.

LE CAPORAL, au prisonnier.

Mon cher monsieur, ayez la bonté de nous laisser seuls.

LE PRISONNIER.

Mais, au nom de Dieu !.. faites-moi grâce de vos prières ; relevons-le, portons-le sur le lit.

On dépose Konrad sur un coussin.

KONRAD.

L'abîme !.. mille ans !.. le vide !.. Bien... encore !.. plus !.. Je souffrirai des millions d'années !.. Prier? Ici il n'y a rien à espérer de la prière ! Il existait donc cet abîme sans fond et sans limites !.. Je l'ignorais... Il existait !..

LE CAPORAL.

L'entends-tu sangloter?

L'ABBÉ PIERRE.

Mon fils, tu es sur un cœur qui t'aime.

Au caporal.

Sors et veille à ce que personne ne vienne me déranger.

Le caporal sort.

KONRAD s'élance.

Non !.. il ne m'a pas arraché l'œil !.. J'ai cet

œil puissant!.. Je vois d'ici... oui, à travers les ténèbres, à travers les abîmes. Je te vois, Rollison... Frère, eh quoi! te voilà au fond d'un cachot, inondé de sang!.. Dieu t'a donc abandonné?.. Affreux désespoir!.. tu cherches un couteau, tu essaies de te briser la tête contre les murailles!.. Au secours!.. Dieu te le refuse, moi je ne puis t'en donner... J'ai l'œil puissant... Si je regarde, je te tuerai peut-être; non... mais du regard je te montrerai le chemin de la mort... Vois... tu as une fenêtre, brise-la, élance-toi, tombe et meurs : vole à ma suite dans les abîmes, dans les ténèbres. Volons en bas... L'abîme!.. cet abîme me vaut mieux que la vallée de la terre... Ici il n'y a pas de frères, de mère, de nations, de tyrans. — Viens!..

L'ABBÉ PIERRE.

Esprit impur, je te reconnais à ton venin : te voilà revenu, le plus rusé des démons! te voilà revenu dans une maison abandonnée! Vil reptile, tu as rampé sur ses lèvres, tu as rampé pour

le perdre : au nom du Seigneur, je te tiens en bride, exorciso.

L'ESPRIT.

Arrête ! — ne t'emporte pas. — Arrête ! — laisse-moi, je partirai.

L'ABBÉ PIERRE.

Tu ne t'échapperas pas sans la permission de Dieu. Lion de la tribu de Juda, le Seigneur est ici : il est victorieux. Tu as tendu des filets aux lions, et tu t'es jeté dans tes propres piéges : Dieu t'a pris dans ce pécheur. Je veux sur ses lèvres te porter un coup mortel ! Menteur, je t'ordonne de dire la vérité. —

L'ESPRIT.

Mais attends, attends, mon prêtre, attends, c'en est assez. Mon bon petit prêtre, pas de tourmens inutiles : es-tu Satan, pour me persécuter ainsi ?

L'ABBÉ PIERRE.

Qui es-tu ?

L'ESPRIT.

Lucrèce, Leviatan, Voltaire, Alter Fritz, Legio sum.

L'ABBÉ PIERRE.

Qu'as-tu vu ?

L'ESPRIT.

Un animal.

L'ABBÉ PIERRE.

Où ?

L'ESPRIT.

A Rome.

L'ABBÉ PIERRE.

Tu mens.

L'ESPRIT.

Prêtre, d'honneur, au nom de mon amante, de ma noire amante qui soupire sans cesse après moi ; et sais-tu comment se nomme ma belle ? la Vanité... Oh! tu n'es pas curieux.

L'ABBÉ PIERRE.

Les esprits résistent, humilions-nous devant le Seigneur, faisons acte de contrition.

Il prie.

L'ESPRIT.

Mais de quoi te mêles-tu? je vais partir... Oui, j'ai eu tort d'entrer dans cette ame; j'y suis sur des épines : cette ame est comme les piquans d'un hérisson : je l'ai prise à rebours.

Le prêtre prie.

Mais toi aussi tu es un passé maître : simple frère, les ânes doivent te choisir pour pape... Dans l'église, c'est toujours la sottise qu'ils mettent en avant comme des colonnes, et toi tu te caches dans un coin, candelabre, étoile lumineuse.

L'ABBÉ PIERRE.

Tyran et flatteur, rampant et fier, c'est pour déchirer le sein, que tu te roules aux pieds dans la poussière.

L'ESPRIT, riant.

Ah! ah!.. tu t'emportes; tu as interrompu ta prière,—da capo. Oh! si tu savais comme tu remues drôlement la pate, comme un vrai petit ours qui se défend contre les cousins...Quel

radotage!.. Eh bien, faisons la paix : je connais ton pouvoir, et je veux te confesser le passé et l'avenir. Mais sais-tu ce qu'on dit de toi dans toute la ville?

Le prêtre prie.

Et sais-tu ce que deviendra la Pologne dans deux cents ans? Sais-tu pourquoi le prieur est si mal disposé pour toi? Sais-tu, dans l'Apocalypse, ce que veut dire la bête?.. Il se tait et balbutie!.. Quel regard il me lance!.. J'ai peur. Dis-moi, petit prêtre, pourquoi t'acharner contre moi? Quel est donc le crime qui a pu m'attirer une telle flagellation? Suis-je le roi des enfers, ou un simple démon? Songes-y bien, est-il juste de punir le serviteur pour le seigneur? Ne suis-je pas ici par ordre de Satan? Comment se récuser? — On ne traite pas avec lui d'égal à égal. Je ressemble au kreiskauptman, au gouverneur, au landrat. On m'ordonne de tenir une ame en arrêt : je la saisis, je la plonge dans les ténèbres : c'est un malheur pour cette ame; mais, est-ce ma faute à

moi? — Je ne suis qu'un instrument aveugle... Le coquin de tyran donne l'ukase; il écrit : Qu'il soit ainsi. — Est-ce donc si doux de tourmenter? c'est un supplice pour moi-même... Ah!... quel malheur d'être sensible! Mon cœur se brise... Crois-moi, souvent, quand de mes griffes je déchire un pécheur, avec ma queue j'essuie mes larmes.

Le prêtre prie.

Et sais-tu que demain tu seras battu comme un Haman?

L'ABBÉ PIERRE.

In nomine Patris... Ego te exorciso...

L'ESPRIT.

Prêtre, attends, je t'obéis. Je parle... Attends une seconde!

L'ABBÉ PIERRE.

Où est le malheureux prisonnier qui veut perdre son ame?.. Tu te tais... exorciso te.

L'ESPRIT.

Je parle... je parle... je vais...

L'ABBÉ PIERRE.

Qu'as-tu vu ?

L'ESPRIT.

Un prisonnier.

L'ABBÉ PIERRE.

Lequel ?

L'ESPRIT.

Le pécheur.

L'ABBÉ PIERRE.

Où ?

L'ESPRIT.

Ici, dans l'autre cloître.

L'ABBÉ PIERRE.

Dans lequel ?

L'ESPRIT.

Dans le cloître des dominicains... Il est damné, il m'appartient de droit.

L'ABBÉ PIERRE.

Tu mens.

L'ESPRIT.

Il est mort.

L'ABBÉ PIERRE.

Tu mens.

L'ESPRIT.

Il est bien mal.

L'ABBÉ PIERRE.

Exorciso te... Dis la vérité.

L'ESPRIT.

Le pécheur est malade, dans le délire, demain infailliblement il se tordra le cou.

L'ABBÉ PIERRE.

Tu mens.

L'ESPRIT.

J'aurai pour l'attester un digne témoin, le compère Belzébuth... Interroge-le, tourmente-le, ne perds pas mon ame innocente.

L'ABBÉ PIERRE.

Comment secourir le pécheur?

L'ESPRIT.

Crève donc à l'instant, corbeau, je ne le dirai pas.

L'ABBÉ PIERRE.

Exorciso.

L'ESPRIT.

Il faut le secourir par la consolation.

L'ABBÉ PIERRE.

Bien, parle plus clairement... que lui faut-il?

L'ESPRIT.

Je suis enroué; je ne le pourrai prononcer.

L'ABBÉ PIERRE.

Parle.

L'ESPRIT.

Mon seigneur, mon roi, de grâce, un peu de repos.

L'ABBÉ PIERRE.

Que lui faut-il?

L'ESPRIT.

Hé, du vin, du pain.

L'ABBÉ PIERRE.

Je comprends, de ta chair et de ton sang,

Seigneur. J'irai... Accorde-moi d'accomplir tes ordres.

A l'Esprit.

Charge-toi de tes malices et de tes crimes, et regagne ta demeure.

L'Esprit sort.

KONRAD.

Tu me relèves!.. qui es-tu, toi? Prends garde, tu vas tomber dans ces abîmes. — Il me prête la main. — Volons. — Comme un oiseau je vole dans les airs... je respire un ravissant parfum... je lance des rayons éblouissans... Qui m'a tendu la main?.. des hommes vertueux et des anges! Pourquoi me tirez-vous de ces abîmes? J'ai méprisé les hommes... j'ai méconnu les anges.

L'ABBÉ PIERRE.

Prie, car la main du Seigneur t'a horriblement frappé. Ces lèvres qui ont blasphémé la majesté éternelle, ces lèvres, le malin Esprit les a souillées par des paroles infames, par des paroles de fou, supplice le plus cruel pour les lè-

vres des sages !.. Que Dieu te les compte pour pénitence, ou que le souvenir s'en efface.

KONRAD.

Elles sont gravées là.

L'ABBÉ PIERRE.

Puisses-tu n'y jamais lire le péché ! que Dieu ne t'en demande jamais le sens : ta pensée s'est revêtue d'indécentes paroles comme la reine pécheresse, qui, renversée du trône, couverte de cendre et de haillons, se tient debout devant l'église tout le temps de sa pénitence. Elle remontera sur le trône, se parera des ornemens royaux, et brillera d'un éclat plus vif que jamais !.. Il sommeille !

L'abbé Pierre s'agenouille.

Ta miséricorde, Seigneur, est sans bornes !

Il se jette, les bras croisés, sur la terre.

Seigneur, je suis un vieux serviteur, un vieux pécheur, épuisé, inutile ! celui-là est jeune. Fais qu'il me remplace comme serviteur de ta

foi : que la peine de ses péchés rejaillisse sur ma tête. Il se corrigera, il honorera ton nom sacré !.... Prions, notre maître est bon. Le Seigneur accueillera mon offrande !...

Il prie; on entonne dans l'église les cantiques de Noël. — Au dessus de l'abbé Pierre, des anges chantent en chœur.

CHOEUR D'ANGES.

Paix à cette maison, paix au pécheur !.. Serviteur, serviteur humble, doux, tu as apporté la paix dans cette maison d'orgueil ; paix à cette maison.

LE PREMIER ARCHANGE.

Seigneur, il a péché envers toi, il a beaucoup péché.

SECOND ARCHANGE.

Mais il a pour lui les pleurs et les prières des anges.

PREMIER ARCHANGE.

Écrase-les, Seigneur, brise-les, Seigneur, ceux qui méprisent tes arrêts sacrés !..

L'ARCHANGE.

Mais pardonne à ceux qui n'ont pas compris tes saints jugemens.

L'ANGE.

Quand je suivais l'étoile de l'espérance, pour éclairer la Judée, les anges chantaient l'hymne de la Nativité... Les savans ne nous ont pas vus... les rois ne nous ont pas entendus... les bergers nous aperçurent vers Bethléem... Les premiers ils ont salué la sagesse éternelle ; ils ont reconnu la puissance éternelle, eux pauvres, simples et petits !..

PREMIER ARCHANGE.

Le Seigneur voyant la curiosité, l'arrogance et la trahison dominer les cœurs des anges ses serviteurs, n'eut pas même de pardon pour les esprits éternels, pour les anges purs... Les nuages d'anges tombèrent du ciel comme une pluie d'étoiles, et chaque jour tombent en pluie après eux les intelligences des savans.

CHOEUR D'ANGES.

Dieu révèle aux petits ce qu'il cache aux grands : grâce, grâce pour le fils de la terre... il a vécu parmi les grands... grâce pour le fils de la terre.

SECOND ARCHANGE.

Il n'allait pas scruter tes arrêts comme un curieux : il ne les scrutait ni par amour pour la sagesse humaine, ni par ambition de la gloire.

PREMIER ARCHANGE.

Il ne t'a pas connu, il ne t'a pas adoré, Seigneur tout puissant; il ne t'a pas aimé, il ne t'a pas invoqué, mon Sauveur!..

SECOND ARCHANGE.

Mais il a respecté le nom de la très sainte Vierge [1] : il a beaucoup aimé, il a aimé toute une nation.

[1] Dans la première scène, un prisonnier chante un couplet que nous avons omis, et où se trouve répété iro-

L'ANGE.

La croix enchâssée dans l'or pare les couronnes des rois : elle brille sur les poitrines des savans comme l'aurore; mais elle ne peut pénétrer dans leur ame... Éclaire-les, éclaire-les, Seigneur!

CHOEUR D'ANGES.

Nous aimons tant les hommes, que nous les recherchons toujours : chassés par les savans et les rois, nous trouvons accueil chez les simples.

CHOEUR DES ARCHANGES.

Relève cette tête : elle secouera la poussière; elle s'élèvera jusqu'aux cieux, puis elle s'inclinera pour adorer les pieds de la croix : que le monde se prosterne comme elle!.. Tu es juste, miséricordieux, Seigneur, ô Dieu!..

niquement le nom de Marie : Konrad alors s'est hautement prononcé contre ces paroles sacriléges.

LES SECONDS CHOEURS.

Paix, paix aux simples, aux humbles, aux paisibles vertus!.. Serviteur, serviteur humble, doux, tu as apporté la paix dans la maison d'orgueil... Paix au pécheur orphelin!..

SCÈNE IV.

Une maison de campagne près de Lemberg, une chambre à coucher. — Eva, jeune demoiselle, entre, dispose des fleurs devant l'image de la Sainte-Vierge, s'agenouille et prie.

MARCELLINA entre.

Tu pries encore!.. c'est l'heure du sommeil... il est minuit.

EVA.

J'ai prié, comme c'est ma coutume, pour ma patrie, pour mon père, pour maman! Je redirai mes prières pour ces pauvres prisonniers... Ils sont bien loin... Mais ce sont les enfans de

notre même patrie, de la même mère, de la Pologne.

Le Lithuanien que nous avons vu aujourd'hui s'est échappé de chez les Moscovites... C'est une horreur d'apprendre ce qu'ils souffrent là bas... Le méchant Czar les a tous fait jeter au cachot : comme Hérode il veut exterminer toute la génération. Ce Lithuanien a fortement attristé le cœur de mon père... Il est allé se promener dans les champs, et il ne revient pas... Maman a envoyé de l'argent pour la messe et la cérémonie funèbre ; car beaucoup sont morts !.. Je dirai ma prière à part pour celui qui a publié ces chansons.

Montrant un livre.

Lui aussi il est en prison : notre hôte nous l'a dit... J'ai lu ces chansons... il y en a de très belles !... Je m'agenouillerai encore près de la Sainte Vierge... Je prierai... Qui sait s'il a aujourd'hui des parens qui prient pour lui ?

Marcellina sort. Eva prie et s'endort.

UN ANGE.

Légèrement... sans bruit... comme des songes légers, descendons !

CHOEUR D'ANGES.

Égayons le sommeil de notre cher petit frère : berçons sa tête dans nos ailes ; que nos yeux-étoiles fassent resplendir son visage ; chantons, folâtrons, voltigeons en guirlandes autour de notre pur, de notre paisible amour; entrelaçons nos mains comme des feuilles de lys, étalons nos fronts comme des roses qui s'épanouissent ; détachons notre chevelure de rubans d'étoiles, déployons-la en rayons, répandons-la en parfums... D'une guirlande fleurie, embaumée, vivante, embrassons le sein de notre amour... chantons... folâtrons... voltigeons autour de notre pur, de notre paisible amour.

EVA.

Vision.

Quelle pluie fraîche, douce, délicate!.. c'est comme la rosée! Et d'où sort cette pluie?.. les cieux sont si purs, si brillans!.. Des gouttes vertes, étincelantes!.. Du gazon fleuri... des roses... des lys, des guirlandes m'enlacent!.. Quel sommeil embaumé!.. sommeil léger, doux!.. s'il durait toujours!.. Rose de soleil, lys de lait, vous n'êtes pas de la terre : vous avez crû sur ce blanc nuage!.... Narcisse, de quel œil de neige tu me regardes!.. Et vous, petites fleurs des souvenirs, petites fleurs bleues comme des prunelles innocentes!.. oh!.. je vous reconnais, mes petites fleurs : c'est moi qui vous ai arrosées. Hier, dans mon jardin, je vous ai cueillies pour orner les tempes de la mère de Dieu, là au dessus de mon lit, sur cette image... Mais que vois-je? la mère de Dieu! Merveilleux éclat!.. elle me regarde... elle prend une guirlande dans ma main et la remet

à Jésus; et Jésus, petit enfant, me jette un sourire et des fleurs... Comme elles sont embellies mes petites fleurs !.. quel nombre !.. des milliers !.. et toutes elles volent et se poursuivent, oh mes petits amours !.. elles se tressent en guirlandes !.. Quel ravissement !.. je suis comme dans les cieux !.. Mon Dieu !.. que je suis heureuse !.. Guirlande, embrasse-moi pour toujours !.. je veux m'endormir, mourir en regardant ces roses, ces yeux blancs de Narcisse.

Rose !... cette rose vit-elle ?... elle balance légèrement la tête.... A-t-elle une ame? sur ses joues je vois poindre la vie comme l'aurore. Elle sourit. — En souriant, elle desserre ses feuilles... elle entr'ouvre deux lèvres de corail, elle murmure... oui... mais si bas... si doucement !..

Rose, que murmures-tu? C'est trop bas, trop triste ! — Est-ce la voix de la douleur? Tu te plains d'avoir été détachée des feuilles tes parentes... Je ne t'ai pas cueillie pour mon amusement..... non..... je t'ai posée sur le

tempes de la Sainte Vierge... Hier, après la confession, je t'ai abreuvée de larmes... Je vois s'envoler de tes lèvres de corail et briller l'étincelle après l'étincelle.—Cette lueur, est-ce ton chant? Que veux-tu, rose chérie?

LA ROSE.

Serre-moi sur ton cœur.

LES ANGES.

Délions, détressons la guirlande d'anges.

LA ROSE.

Je détache mes ailes, je détresse mon front.

LES ANGES.

Envolons-nous gaiement vers notre demeure céleste.

LA ROSE.

Moi, je l'amuserai jusqu'au lever du matin : je reposerai mes tempes sur son cœur, comme l'apôtre bien-aimé du Seigneur reposa sur le sein divin du Christ.

SCÈNE V.

La cellule de l'abbé Pierre.

L'ABBÉ PIERRE prie étendu sur la terre.

Seigneur, que suis-je devant toi?.. poussière et néant!... Je te confesse mon néant et ma poussière... La poussière s'entretiendra avec toi.

Vision.

Il s'est levé le tyran... Hérode!.. O Seigneur!.. voici toute la jeune Pologne livrée aux mains d'Hérode!.. Que vois-je? les traces blanches de chemins en croix... des chemins longs à n'en pas voir la fin! A travers les déserts, à travers les neiges, tous ils mènent au nord. Là... là, dans une contrée lointaine, ils coulent comme des fleuves... ils coulent droit à la porte de fer : celui-là, comme un torrent, s'engouffre sous un rocher : cet autre a son embouchure

dans la mer... Vois... vois voler cette troupe de charriots, comme des nuages poussés par les vents... Tous ils s'élancent dans la même direction... Ah! Seigneur, ce sont nos enfans... là, au nord... Seigneur! Seigneur!.. voilà donc leur destinée... l'exil!.. Les laisseras-tu exterminer tous à la fleur de l'âge? anéantiras-tu jusqu'au dernier rejeton de la Pologne? Que vois-je? Ah! cet enfant s'est sauvé!.. il grandit!.. c'est le vengeur qui doit ressusciter la nation... Il est issu d'une mère étrangère... son sang est un vieux sang de héros et son nom... quarante-quatre.

Seigneur, ne daigneras-tu pas hâter sa venue, ou consoler mon peuple?.. non... mon peuple doit accomplir le sacrifice!.. Je vois cette tourbe de tyrans, de bourreaux, s'élancer, saisir mon peuple enchaîné... Toute l'Europe l'injurie : Au tribunal!... La foule entraîne l'innocent au tribunal!.. Des êtres sans cœur et sans bras sont ses juges.... oui, voilà ses juges!... On crie : Le Gaulois... le Gaulois le jugera. Le

Gaulois ne l'a pas trouvé coupable ; il s'en lave les mains, et les rois s'écrient : Condamnez-le, livrez-le au supplice ; son sang rejaillira sur nous et sur nos enfans : crucifiez le fils de Marie, lâchez les Barrabas, crucifiez-le; car il a outragé César... Le Gaulois l'a livré, on a entraîné mon peuple : on a élevé à la face du monde ses tempes innocentes, ensanglantées et ceintes d'une couronne dérisoire d'épines ; ses tempes ont jeté leur éclat dans le monde entier... et les peuples sont accourus; et le Gaulois a crié : La voilà la nation libre, indépendante !

Ah ! Seigneur ! je vois déjà la croix !.... combien !.. combien de temps encore mon peuple doit-il la porter ?.. Seigneur, prends pitié de ton serviteur... donne-lui des forces, car il va faillir et expirer en chemin. Sa croix a des bras longs comme l'Europe entière... elle est formée de trois peuples desséchés, comme de trois arbres morts !..

On l'entraîne... le voilà... le voilà mon peu-

ple sur le trône de l'expiation. Il dit : J'ai soif : Rakus l'abreuve de vinaigre, Borus de fiel, et sa mère, la Liberté, prie au pied de la croix... Vois... le soldat moscovite accourt la lance au poing... et il répand le sang innocent de mon peuple.

Qu'as-tu fait, le plus cruel, le plus stupide des bourreaux?.. Il va se convertir seul, et Dieu lui accordera son pardon.

Mon bien aimé! déjà il a penché sa tête agonisante, et il s'est écrié : Seigneur, Seigneur, pourquoi m'as-tu abandonné?.. Il est mort!..

On entend des chœurs d'anges, et plus loin le chant de Pâques : Alleluia, Alleluia.

Au ciel!.. au ciel!.. au ciel!.. il s'envole!.. Jusqu'à ses pieds flotte et tombe un vêtement de neige qui se déploie et enveloppe le monde entier : mon bien-aimé est dans les cieux, et je le vois toujours... Il a trois prunelles brillantes comme trois soleils, et il montre au monde ses mains percées de clous.

Qui est cet homme?.. C'est son vicaire sur la

vallée terrestre... Je l'ai connu enfant... je l'ai connu... Comme il a grandi d'esprit et de corps!.. Il est aveugle!.. mais un ange est son guide... Homme terrible, il a trois visages, il a trois fronts... Pareil à un baldaquin déployé, le livre mystérieux repose sur sa tête et voile sa face. Trois capitales lui servent de trépied... trois extrémités du monde tremblent quand il parle, et j'entends sa voix sortir du ciel comme la foudre...C'est le vicaire de la liberté visible sur la terre... Il bâtira sur la gloire le colosse de son Église... Il plane au dessus des peuples et des rois; il s'appuie sur trois couronnes, et il est sans couronne... Sa vie est la peine des peines, et son nom... le peuple des peuples... Il est né d'une mère étrangère... son sang est un vieux sang de héros, et son nom quarante-quatre... Gloire!.. gloire!.. gloire!...

Il s'endort.

LES ANGES apparaissent.

Il dort : tirons l'ame de son corps, comme un enfant endormi de son berceau doré; déta-

chons légèrement la robe des sens ; habillons-le en lumière, comme une aurore, et envolons-nous... Ravissons son ame au troisième ciel !.. Nous déposerons l'enfant sur les genoux de notre père qui le sanctifiera par ses regards : avant la prière du matin, nous rendrons l'ame à la vie ; nous l'envelopperons des langes des sens ; nous la remettrons dans le corps comme dans un berceau doré.

SCÈNE VI.

Une chambre à coucher magnifique : un Sénateur étend les bras sur son chevet en soupirant. — Deux Diables au dessus de sa tête.

LE PREMIER DIABLE.

Il est ivre et ne veut pas dormir : me forceras-tu à me tenir éternellement debout, coquin, paix donc !.. est-ce qu'un hérisson te pique ?

SECOND DIABLE.

Verse-lui sur les yeux des pavots.

PREMIER DIABLE.

Il dort : Je sauterai sur lui comme un tigre,

SECOND DIABLE.

Comme sur un moineau l'oiseau de proie.

LES DEUX DIABLES.

Emportons son ame aux enfers, nous la fouetterons avec des serpens, nous la rôtirons.

BELZÉBUTH.

Gare !...

LES DEUX DIABLES.

Quel est ce compère ?

BELZÉBUTH.

Belzébuth.

LES DEUX DIABLES.

Eh bien !... pourquoi donc ?

BELZÉBUTH.

N'épouvante pas mon gibier.

LE PREMIER DIABLE.

Quand il dort le brigand, son sommeil n'est-il pas à moi ?

BELZÉBUTH.

Si nous lui laissons voir les ténèbres, les flammes, les mille supplices de l'enfer, nos scènes le glaceront d'effroi : demain il se rappellera son rêve... il se corrigera peut-être... Et il en a pour long-temps encore.

LE SECOND DIABLE étendant ses griffes.

Laisse-moi m'amuser. Que crains-tu ? s'il se corrige, j'entre dans les ordres, je saisis à pleines mains la croix.

BELZÉBUTH.

Si tu l'effraies trop pour une fois, il va se rappeler son rêve et nous duper... tu laisseras échapper l'oiseau de nos mains.

LE PREMIER DIABLE montrant le sénateur.

Ce pauvre petit frère, mon plus tendre fils,

dormira-t-il en paix? — Pourquoi ne veux-tu pas que je le tourmente seul?

BELZÉBUTH.

Brigand, connais-tu mon rang? — Je suis délégué de notre Czar!

PREMIER DIABLE.

Pardon. — Qu'ordonne monseigneur?

BELZÉBUTH.

Tu peux tomber sur son ame, l'enfler d'orgueil, la rouler dans l'ignominie, l'accabler sous le poids des sarcasmes; mais quant à l'enfer, chut!.. envolons-nous, fit, fit, fit.

Il s'envole.

LE PREMIER DIABLE.

Je tiens donc son ame : ah coquin! tu trembles!

LE SECOND DIABLE.

Prends-la avec tes pates, légèrement, comme un chat prend une souris.

Vision du Sénateur.

LE SÉNATEUR rêvant.

Un écrit !.. c'est pour moi. — Un édit de sa majesté impériale !..— un autographe.—Ah !.. ah !.. ah !.. cent mille roubles !.. Une décoration !.. Eh laquais ! ici. — Le titre de prince !.. Ah !.. ah !.. Grand maréchal !.. Ah ! ils vont tous crever de jalousie.

Il se retourne.

Me voilà chez le Czar !.. — dans l'antichambre ! — Ils attendent tous : ils me jalousent tous, ils me saluent, ils me redoutent ! Le maréchal !.. le grand contrôleur ! — Il est à peine reconnaissable sous ce masque. Ah! quel doux murmure, quel doux murmure retentit autour de moi !.. Voici le sénateur en faveur, en faveur, en faveur !.. Ah ! puissé-je mourir !.. mourir dans ce doux ravissement, comme dans les bras de mes concubines !.. Chacun s'incline devant moi : je suis l'ame de l'assem-

blée. — On me regarde, on me jalouse. — Je dresse fièrement la tête : ô ravissement ! je meurs ! oui, je meurs de ravissement !

Il se retourne.

Le Czar !.. sa majesté impériale !.. voici le Czar !.. Dieu !.. pas un regard pour moi ? — Il fronce le sourcil, il me lance un coup-d'œil de travers... Ah sire !.. ah ! je ne puis parler... ma voix s'éteint. — Ah quel frisson !... quelle sueur !.. Je suis froid, glacé. — Ah maréchal !.. Quoi ? — Il me tourne le dos, le dos !.. Ah sénateur, officier de la cour !.. Ah je meurs, je suis mort... me voilà dans la tombe, réduit en poussière, rongé par les vers, par les sarcasmes ! On me fuit. Ah ! quelle solitude ! quel silence !.. Coquin de chambellan, coquin ! voici qu'il laisse échapper un sourire !... ce sourire m'est entré comme une araignée dans la bouche.

Quel bruit !.. ah ! c'est un calembourg. — O laide mouche !...

Il la chasse d'auprès de son nez.

Elle me bourdonne autour du nez comme une guêpe. — Des épigrammes, des railleries ! des sarcasmes !.. des insectes qui m'entrent dans l'oreille : oh ! mon oreille, mon oreille !..

Il se gratte l'oreille.

Quels bruits !... les Kameriumkiers crient comme des hiboux ; ah ! voici les dames dont les queues de robes sifflent comme des serpens à sonnettes. — Quel horrible vacarme !... des rires, des cris : « Le sénateur est en disgrace, en disgrace, en disgrace !...

Il tombe de son lit par terre : les diables descendent visiblement.

LES DIABLES.

Détachons son ame des sens, comme on détache un chien hargneux de son collier : mais qu'il reste à demi muselé. Laissons-lui la moitié de l'ame dans le corps pour qu'il ne perde pas le sentiment ; emportons l'autre moitié au bout du monde, là où finit le temporel, où l'éternité commence, où la conscience a l'enfer pour limites ; attachons les mauvais chiens à la

borne. A l'œuvre; ma main, à l'œuvre! claque, mon fouet. Avant le troisième chant du coq, nous ferons cesser les horribles supplices de cette ame, nous l'enlacerons de la chaîne des sens et nous la replongerons dans le corps comme dans un sale chenil.

SCÈNE VII.

La scène est à Wilna, dans l'appartement d'un Sénateur.

NOWOSILCOW, BAJKOW, PELIKAN, UN DOCTEUR, DES DOMESTIQUES.

PÉLIKAN, au sénateur.

Monsieur le sénateur, que voulez-vous faire de Rollison?

LE SÉNATEUR.

Rollison?

PÉLIKAN.

Oui, celui qu'on a si bien fustigé à son interrogatoire.

LE SÉNATEUR.

Eh bien?

PÉLIKAN.

Il est tombé malade.

LE SÉNATEUR, riant.

Combien de coups lui a-t-on administré?

PÉLIKAN.

J'étais là... mais... on ne comptait pas. — C'est M. Botwinko qui l'interrogeait.

BAJKOW.

Monsieur Botwinko? ah! ah! ah! il en a pour long-temps, quand il se met en train : je gagerais qu'il l'a vilainement soigné. — Parions que le coquin n'en a pas été quitte à moins de trois cents coups.

LE SÉNATEUR, riant.

Trois cents coups! trois cents coups sans

mourir ? — Quel dos de jacobin ! Mais chez nous la vertu cutanée n'en est pas là. Le drôle ! il a la peau bien tanée... Je n'y conçois rien vraiment... Ha ! ha ! ha ! ha ! mon ami. —

UN LAQUAIS, au sénateur.

Monsieur veut-il admettre ces dames, ces femmes ? monsieur sait bien, celles qui viennent tous les jours en voiture ; l'une est aveugle, et l'autre...

LE SÉNATEUR.

Aveugle ?.. Et qui est-elle ?

LE LAQUAIS.

Madame Rollison.

PÉLIKAN.

La mère de ce fripon.

LE LAQUAIS.

On les voit tous les jours ici.

LE SÉNATEUR.

Il fallait lui dire...

LE DOCTEUR.

Que Dieu vous conduise!

LE LAQUAIS.

Oui... mais elle s'assied et gémit à la porte. Nous l'avons fait arrêter. Comment emmener une femme aveugle? La foule est accourue et s'est précipitée sur le soldat. — Faut-il la faire entrer?

LE SÉNATEUR.

Quoi! tu ne peux pas te tirer de là? — Fais-la venir jusqu'à moitié de l'escalier, — tu comprends? puis tu la feras descendre... jusqu'en bas... tiens, comme ceci.... et je te promets qu'elle ne nous importunera pas une autre fois de ses visites. —

Un second laquais entre et donne une lettre à Bajkow.

Eh bien, va donc!

BAJKOW.

Elle porte une lettre.

Il la montre.

LE SÉNATEUR.

Et de qui ?

BAJKOW.

De la princesse peut-être ?

LE SÉNATEUR la lit.

La princesse !.. et par quel hasard ?.. — Elle me la jette sur le dos... — Faites-la entrer, par tous les diables !

Deux dames entrent avec l'abbé Pierre.

PÉLIKAN à Bajkow.

Voici cette vieille sorcière, la mère de ce fripon.

LE SÉNATEUR, poliment.

Salut, qui de vous est madame Rollison ?

MADAME ROLLISON, en pleurs.

Moi. — Oh mon fils ! — Monseigneur !..

LE SÉNATEUR.

Permettez, — un moment. — Vous avez une lettre. Pourquoi venir ici tant de dames ?

LA SECONDE DAME.

Nous ne sommes que deux.

LE SÉNATEUR à la seconde.

Et quel est le motif qui me procure l'honneur de votre visite?

LA SECONDE.

Madame Rollison ne pourrait seule trouver son chemin : elle n'y voit pas.

LE SÉNATEUR.

Ah! elle n'y voit pas... Elle flaire donc... car elle sait bien me trouver tous les jours.

LA SECONDE.

C'est moi qui la conduis ; elle est âgée et malade.

MADAME ROLLISON.

Grand Dieu!

LE SÉNATEUR.

Chut!

A la seconde dame.

Et qui êtes-vous, madame?

LA SECONDE.

Madame Kmit.

LE SÉNATEUR.

Vous feriez mieux de rester chez vous et de veiller sur vos fils ; il plane déjà certains soupçons...

MADAME KMIT, pâlissant.

Quoi ? quoi ?.. monsieur !

Le sénateur rit.

MADAME ROLLISON.

Monseigneur !.. pitié !.. — Je suis veuve ! — Monsieur le sénateur, est-il vrai qu'on l'ait assassiné ? — Oh grand Dieu !.. — mon fils !.. L'abbé prétend qu'il vit encore, mais il succombe sous les coups !.. Monseigneur ! qui peut ainsi traiter des enfans ?.. Il expire !.. — Pitié !.. — Il expire sous la main du bourreau ! —

Elle pleure.

LE SÉNATEUR.

Où? qui? explique-toi donc clairement, femme! —

MADAME ROLLISON.

Qui? ah! mon fils! — Monseigneur, je suis veuve! — Ah! combien faut-il d'années pour élever un enfant! — Déjà mon petit Jean donnait des leçons, tout le monde vous dira comme il enseignait bien. — Je suis une pauvre femme, il me faisait vivre de ses faibles revenus. — Je suis aveugle, il était mon œil. — Monseigneur, je meurs de faim.

LE SÉNATEUR.

Si je viens à découvrir celui qui répand ces faux bruits, son affaire est bonne... Qui vous a dit qu'on le martyrisât?

MADAME ROLLISON.

Qui? n'ai-je pas une oreille de mère? — Je suis aveugle... J'ai dans l'oreille toute mon

ame, oui, une ame de mère. Hier on l'a conduit à l'Hôtel-de-Ville, j'ai entendu sa voix.

LE SÉNATEUR aux laquais.

Vous l'avez donc laissé entrer ?

MADAME ROLLISON.

On m'a repoussée de l'antichambre, de la porte, de la cour ; je me suis assise près du mur. — Sur le mur épais j'ai posé l'oreille... j'étais là dès le matin... A minuit la ville reposait en silence... j'écoute... à minuit, à travers le mur... non, je ne me trompe pas... j'ai entendu, j'ai entendu sa voix, comme le Seigneur est dans les cieux : j'ai entendu sa voix sourde comme si elle sortait des entrailles de la terre. — A travers ce mur mon oreille l'a suivi... loin... oh! plus loin que l'œil le plus perçant... J'ai entendu sa voix!.. On le martyrisait. —

LE SÉNATEUR.

Elle radote, elle délire. — Mais, madame, il y a là tant d'autres prisonniers!

MADAME ROLLISON.

Quoi ? ce n'était pas la voix de mon enfant ? La brebis reconnaît bien la voix de son agneau au milieu des troupeaux les plus nombreux !.. Ah ! c'était une telle voix... Ah ! ah ! monsieur, si cette voix avait une seule fois retenti à vos oreilles, il n'y aurait plus pour vous de sommeil paisible !..

LE SÉNATEUR.

Votre fils doit être bien portant puisqu'il criait si fort.

MADAME ROLLISON tombe à genoux.

Si vous avez un cœur d'homme !..

Les portes s'ouvrent... une demoiselle, en toilette de bal, vient inviter le sénateur à passer dans le salon où l'on fait de la musique.

MADAME ROLLISON.

Oh ! monsieur, ne me livrez pas au désespoir... je ne vous lâcherai point.

Elle le saisit par son habit.

LA DEMOISELLE, au sénateur.

Faites-lui donc grâce.

LE SÉNATEUR.

Le diable m'emporte, si je sais ce que me veut cette furie.

MADAME ROLLISON.

Je veux voir mon fils.

LE SÉNATEUR

L'empereur n'y consent pas.

MADAME ROLLISON, à la demoiselle.

O ma belle demoiselle ! intercédez pour moi, par les plaies du Sauveur !.. Mon pauvre fils ! depuis un an il est au pain et à l'eau, sans vêtemens, dans un cachot froid et humide.

LA DEMOISELLE.

Est-il possible ?

LE SÉNATEUR, avec embarras.

Quoi ? quoi ? depuis un an ? mais, imaginez-vous ? je n'en savais rien !

A Pélikan.

Écoute, il faut de suite éclaircir cette affaire, et s'il en est ainsi, laver les oreilles aux commissaires.

A madame Rollison.

Soyez tranquille : revenez à sept heures.

MADAME KMIT.

Plus de larmes ! Monsieur le sénateur ignorait le sort de votre fils... vous le voyez... il va s'éclairer, puis il lui rendra sans doute la liberté.

MADAME ROLLISON.

Il l'ignorait? Il va s'éclairer.—Oh ! que Dieu le récompense : je le disais bien, non il n'est pas aussi cruel qu'on l'assure. C'est Dieu qui l'a créé, c'est un homme ; sa mère l'a nourri de son lait. — On mentait. Tu vois que je disais vrai.

Au sénateur.

Vous l'ignoriez?..... Ces brigands vous ca-

chent tout : croyez-moi, Monsieur, vous avez autour de vous une troupe de brigands.—Oh! adressez-vous toujours à nous... Nous vous dirons la vérité, la vérité tout entière.

LE SÉNATEUR souriant.

Bien, bien, nous en reparlerons : aujourd'hui je n'ai pas le temps. Adieu. Dites à madame la princesse que je ferai pour elle tout ce qui est en mon pouvoir.

Avec politesse.

Adieu, madame Kmit, adieu... je ferai tout ce que je pourrai.

Tous sortent excepté Pélikan, le docteur et le sénateur. Le sénateur donne une leçon sévère à ses domestiques pour avoir laissé entrer madame Rollison.

PÉLIKAN au sénateur.

Monseigneur, que décidez-vous relativement à Rollison? S'il vient à mourir aujourd'hui, que faire?

LE SÉNATEUR.

L'enterrer; et si vous le désirez, je vous per-

mets même de l'embaumer. — A propos de baume, Bajkow! il t'en faudrait un peu à toi, car ton corps est un vrai cadavre, et tu te maries! — Savez-vous qu'il a une fiancée?

Les portes s'ouvrent, on peut voir dans la salle de bal.

Voyez-vous là-bas?.. c'est cette demoiselle blanche et vermeille. — Tu es en état d'épouser comme Tibère à Caprée. Je ne conçois pas cette manie de forcer une jeune fille à murmurer entre ses jolies lèvres... oui.

BAJKOW.

Quoi, forcer? Parions que je m'en sépare avant un an, et que chaque année j'en reprends une jeune et belle, — et sans contrainte!...

Tout à coup des cris bruyans se font entendre à la porte de la salle de bal. Le sénateur et Bajkow s'y rendent.

MADAME ROLLISON à la porte.

Laissez-moi.... laissez-moi.

LE SECRÉTAIRE.

C'est l'aveugle!...

UN LAQUAIS.

Non..... Voyez comme elle grimpe aux escaliers, arrêtez-la.

UN AUTRE LAQUAIS.

Qui la retiendra ?

MADAME ROLLISON.

Il est ici, je le trouverai, cet ivrogne, ce tyran.

Un laquais veut l'arrêter, elle le renverse.

UN LAQUAIS.

Ah bien !... ah! ah!... C'est une possédée !

MADAME ROLLISON.

Où es-tu ?... Je te découvrirai... Je t'écraserai la tête sur le pavé... Ah tyran!... mon fils... mon fils !... il est mort !... on l'a précipité d'une fenêtre... où est ta conscience ?... Mon fils, il s'est brisé sur la pierre ! Ah ! vieil ivrogne, dégouttant du sang de tant d'innocentes victimes, viens !... Où es-tu, où es-tu, crocodile, que je te déchire en lambeaux, comme tu as déchiré mon petit Jean... mon fils... Ils l'ont précipité

d'une fenêtre du cloître sur le pavé !... mon enfant ! mon unique enfant !... mon père nourricier. — Et le monstre est vivant encore, et il y a un Dieu, il y a un Sauveur !

L'ABBÉ PIERRE.

Femme, pas de blasphème, votre fils est blessé, mais il vit encore.

MADAME ROLLISON.

Il vit ? Mon fils ! Qui l'a dit? qui l'a dit ? est-il possible, mon prêtre ? J'arrivais, on crie, le voilà par terre... J'accours... il était enlevé. Je n'ai pu voir la dépouille de mon enfant, de mon unique enfant ! — Je suis une pauvre orpheline... je n'ai pas vu la dépouille de mon fils... — Je suis aveugle, mais j'ai senti le sang sur le pavé ; par le Dieu vivant, je le sens ici. — C'est le même sang, le sang de mon fils... il est ici celui qui s'est baigné dans son sang... il est ici son bourreau !

Elle va droit au sénateur, le sénateur s'esquive; madame Rollison tombe évanouie... L'abbé Pierre et un staroste s'approchent d'elle. On entend gronder la foudre.

TOUS.

Grand Dieu ! C'est ici qu'est tombée la foudre.

PLUSIEURS VOIX.

C'est ici, c'est ici!

L'ABBÉ PIERRE.

Non... non.

QUELQU'UN, regardant par la fenêtre.

C'est à deux pas, à l'angle de la maison de l'université.

LE SÉNATEUR s'avance à la fenêtre.

Sur la fenêtre du docteur.

UN SPECTATEUR.

Entendez-vous dans la maison des cris de femme ?

QUELQU'UN riant dans la rue.

Ah, ah, ah, les diables l'ont emporté.

Pélikan accourt effaré.

LE SÉNATEUR.

Et notre docteur?

PÉLIKAN.

Mort, frappé par la foudre!... C'est un phénomène curieux à expliquer. Sa maison est entourée de dix paratonnerres, et la foudre est allée le dépister dans son appartement; elle n'a fait aucun ravage; elle a fondu seulement quelques roubles d'argent placés sur le bureau où le docteur appuyait la tête... Cette fois sans doute l'argent a servi de conducteur.

LE STAROSTE.

Je vois que les roubles russes ne sont pas sans danger.[1]

[1] Cette scène est tout entière, dans l'original, une peinture de mœurs que nous n'aurions pu comprendre qu'à l'aide d'un long commentaire. Nous avons préféré la tronquer et n'en traduire que ce qui est nécessaire pour l'intelligence de la scène suivante.

SCÈNE VIII.

On aperçoit une chapelle dans le lointain. — La scène estdans un cimetière.

UN GUSLARZ ET UNE FEMME EN DEUIL.

LE GUSLARZ.

La foule accourt à l'église, les Dziady vont commencer. C'est l'heure de s'y rendre : voici déjà la nuit sombre.

LA FEMME.

Oh! moi, je n'irai pas, je veux rester dans le cimetière. Je veux voir un esprit, le même qui, il y a longues années, apparut au milieu de mes noces; qui du sein de la foule des esprits s'élança sanglant et blême, et me poursuivit de son regard farouche, sans m'adresser une parole.

LE GUSLARZ.

Peut-être était-il encore vivant quand je le conjurai. C'est le motif de son silence; car dans la nuit mystérieuse des Dziady, on peut aussi

évoquer les ombres des vivans. Les corps ne sortent pas du festin, du jeu, de la bataille, de l'appartement; l'ame qu'on appelle apparaît vêtue d'une ombre légère, mais durant la vie elle ne peut desserrer les lèvres. Elle se tient là, pâle, sourde, muette.

LA FEMME.

Que voulait dire cette blessure sur sa poitrine?

LE GUSLARZ.

Que le coup avait frappé l'ame.

LA FEMME.

Si je reste seule ici, je m'égarerai.

LE GUSLARZ.

Je ne te quitterai pas, on fera sans moi les évocations. Il y a là bas un autre vieux Guslarz. Entends-tu les chants dans le lointain? la foule est assemblée. On a accompli la première évocation, celle des guirlandes et du chanvre; on a attiré les esprits aériens. Vois-tu ces milliers

de lumières pareilles à des étoiles qui tombent, cette longue traînée de chaînes de feu ? Ce sont des essaims d'esprits légers. Vois-les briller au dessus de la sainte chapelle, sous la noire voûte des cieux, semblables aux colombes qui voltigeant la nuit sur une ville en flammes, réfléchissent l'incendie sur le plumage de leurs ailes et étincellent comme des nuages d'étoiles.

LA FEMME.

Il ne sera pas avec ces esprits-là.

LE GUSLARZ.

Vois, la lumière s'élance de la chapelle, on vient d'évoquer par la puissance du feu, et de faire surgir des déserts et des tombeaux les corps que le malin esprit tient sous sa puissance; ils passeront par ici. Si tu te le rappelles, tu le reconnaîtras. Cache-toi avec moi dans ce chêne creux ; c'est là qu'autrefois se tenaient cachées les devineresses. Vois, le cimetière se bouleverse, les tombes s'entr'ouvrent, la flamme bleue s'élance, les planches sautent en l'air, les damnés étalent leurs fronts blêmes, leurs longs bras...

tu vois leurs yeux, pareils à des tisons.... Cache-toi, cache-toi dans ce chêne creux ; l'œil du spectre lance au loin un feu qui dévore, mais il n'a sur moi aucun pouvoir, ah!...

LA FEMME.

Que vois-tu ?

LE GUSLARZ.

Un frais cadavre !.. Ses vêtemens ne sont pas encore en lambeaux : autour de lui il répand une fumée de soufre, son front est noir comme un charbon. Dans les creux orbites de ses yeux, brillent deux petites boules d'or, et au centre de chacune se tient un diablotin qui fait sans cesse la culbute et scintille comme un éclair.

Le cadavre accourt vers nous, il grince des dents ; il verse d'une main dans l'autre main, comme d'une passette dans une passette, de l'argent fondu... Entends-tu ses gémissemens?

LE SPECTRE.

Où est l'église? où est l'église? où vient-on

se prosterner devant le Seigneur? où est l'église? homme, montre-la-moi!.. Ah! tu vois comme ce ducat me brûle la tête, comme cet argent fondu me dévore la paume des mains!.. Homme!..... fais tomber pour un malheureux orphelin, pour un prisonnier, pour une veuve, ah! fais tomber de mes mains ce brasier d'argent et d'or, arrache-moi ce ducat de la tête!

Tu refuses!.. Ah! il me faudra transvaser ce métal jusqu'au jour où ce mangeur d'enfans exhalera son ame insatiable : je lui verserai le métal dans le cœur, et puis je le lui retirerai par les yeux, par les oreilles, et je le reverserai encore. Je le passerai, je le repasserai jusqu'à ce que je l'épuise. — O longue et cruelle attente!.. Je brûle!.. je brûle...

Il s'échappe.

LE GUSLARZ.

Ah!

LA FEMME.

Que vois-tu?

Ah ! qu'il est près !.. un autre encore !.. Il s'élance vers nous : quel affreux cadavre !.. Il est blême, gras !.. c'est un frais cadavre !.. et son vêtement est frais !.. Le voilà paré comme pour un jour de noces : il est depuis peu la proie des vers : à peine ont-ils rongé la moitié de ses yeux.

Il s'élance d'un saut loin de la chapelle : le diable l'a saisi, le diable l'a offusqué ; il ne le laissera pas entrer dans la chapelle.

Le diable revêt la forme d'une vierge : de la main, de l'œil, il fait signe au cadavre, il l'appelle et le séduit par un sourire. Le cadavre accourt vers elle : il saute de tombe en tombe, comme un enragé, et ses bras et ses jambes s'agitent comme les ailes d'un moulin à vent. Il va la presser sur son cœur : soudain surgissent de dessous ses pieds dix museaux longs et noirs ; d'énormes chiens noirs s'élancent et l'arrachent des pieds de son amante ; ils le dé-

chirent en morceaux ; de leurs museaux ensanglantés ils secouent ses membres et dispersent dans les champs des lambeaux de chair.

Les chiens ont disparu.—Nouveau prodige!.. chaque partie du cadavre est vivante : chacune, comme un cadavre distinct, court pour se réunir en un tout ; la tête sautille comme un crapaud, et les narines vomissent des flammes ; la poitrine rampe comme la coquille d'une tortue... la tête se joint au corps en fendant la terre comme un crocodile ; les doigts, détachés des mains, palpitent et serpentent comme la couleuvre ; la main fouille dans le sable, et attire les bras à elle ; les jambes accourent, et le cadavre se dresse encore entier. Sa bien-aimée le séduit encore; il se jette dans ses bras, le diable le saisit : le voilà encore déchiré en lambeaux.— Ah !.. que je ne le voie plus !..

LA FEMME.

Quelle peur il t'inspire !

LE GUSLARZ.

Ah !.. quelle horreur plutôt !.. des tortues !.. des couleuvres !.. des crapauds !.. quel affreux cadavre !..

LA FEMME.

Il ne sera pas avec ces esprits-là.

LE GUSLARZ.

Voici, voici la fin des Dziady. Entends-tu le troisième chant du coq ? on a rappelé l'histoire de nos pères, et la foule se disperse.

LA FEMME.

Il n'est pas venu aux Dziady.

LE GUSLARZ.

Si cet esprit n'est pas sorti du corps, dis-moi son nom. Je prononcerai sur ces herbes magiques les paroles d'enchantement, et tu le verras s'élancer et apparaître devant toi.

LA FEMME.

Je l'ai dit.

LE GUSLARZ.

Il n'obéit pas, je l'ai conjuré.

LA FEMME.

Je ne vois pas d'esprit!

LE GUSLARZ.

O femme! ton amant a abjuré la foi de ses pères, ou son ancien nom. — Tu vois, le matin approche, nos enchantemens ont perdu leur puissance, ton amant ne se montrera pas.

Ils sortent de l'arbre.

Dieu!.. Dieu!.. Vois à l'occident, du côté de la ville de Giedymin : cent voitures s'élancent au milieu des tourbillons de neige ; elles volent de tout l'élan des chevaux... Tu vois celui qui se tient en avant, vêtu de noir.

LA FEMME.

C'est lui!

LE GUSLARZ.

Il s'avance!

LA FEMME.

Il recule encore, il ne m'a lancé qu'un regard, un seul.... — mais quel regard!...

LE GUSLARZ.

Son sein est inondé d'un sang noir; oh! son sein est couvert de blessures; il endure d'horribles supplices; des milliers d'épées sont fixées dans son corps, et toutes plongent... jusqu'à l'ame... La mort seule le guérira.

LA FEMME.

Qui donc l'a percé de tant de glaives?

LE GUSLARZ.

Les ennemis de sa nation.

LA FEMME.

Il avait sur le front une blessure, une seule, petite et pareille à une goutte de sang noir.

LE GUSLARZ.

C'est celle qui cause ses plus cuisantes dou-

leurs : je l'ai vue, je l'ai sondée, c'est une blessure qu'il s'est faite lui-même, la mort ne l'en guérira pas.

LA FEMME.

Ah ! guéris-le, grand Dieu ! —

DZIADY.

Troisième Partie.

—

ÉPISODE.

DZIADY.

TROISIÈME PARTIE.

ÉPISODE.

Chemin de la Russie.

La Kibitka sillonnant la neige plonge dans des contrées toujours plus sauvages, comme les vents dans le désert, et mes yeux, comme deux faucons, tournoient au dessus de cet océan sans limites : emportés par la tempête, ils n'atteindront plus au rivage ; ils planent au-dessus d'élémens étrangers pour eux, sans trouver où se reposer, où reployer leurs ailes, et ils se fixent sur la plaine, sentant bien qu'ils doivent y périr.

Ici l'œil ne rencontre ni ville ni montagne,

ni un seul monument des hommes ou de la nature : c'est une contrée déserte et inhabitée comme si elle était créée d'hier ; on voit seulement se dresser çà et là du sol le mammout, navigateur arrivé avec les flots du déluge. Dans une langue étrangère pour le paysan moscovite il proclame l'antique origine de cette terre, et atteste ses communications avec l'Asie, lors de la grande navigation de Noé.

Des livres dérobés à l'occident disent encore que cette contrée déserte a déjà enfanté plus d'une nation : mais les torrens du déluge ont traversé ces plaines sans y laisser l'empreinte de leur passage, et des peuplades nombreuses les ont habitées, sans qu'il y restât une trace de leur existence. C'est dans un pays lointain, sur les rochers des Alpes, que les flots partis de ces lieux ont imprimé çà et là leur passage, et plus loin encore les monumens de Rome parlent des hordes de brigands que vomirent ces contrées.

Terre vierge, déserte, blanche comme le pa-

pier préparé pour écrire. — Le doigt de Dieu y écrira-t-il? et se servant d'hommes de bien pour lettres, y tracera-t-il cette vérité de sa sainte foi, que l'amour gouverne le genre humain et que les trophées du monde sont les sacrifices? Ou bien le vieil ennemi de Dieu viendra-t-il graver sur ce livre avec son glaive, que la race des hommes est née pour les fers et que les trophées du monde sont des knouts?

A travers ces plaines blanches et désertes le vent s'élance furieux, détache et promène des monceaux de neige. Cette mer s'enfle sans noircir, se soulève de son lit et retombe comme pétrifiée en une masse immense, uniforme, blanche. Par fois un affreux ouragan s'élance des pôles; rien ne le retient dans sa course, il bouleverse la plaine jusqu'à l'Euxin, et entasse tout le long de sa route des nuages de neige; souvent il enterre les Kibitka comme le Symoun engloutit près de Canope les Libes voyageurs. A travers ces neiges blanches et uniformes percent et se dressent des pans noirâtres,

simulant des îles et des rivages : ce sont les sapins du Nord.

Voyez-vous des tronçons d'arbres dépouillés de leur écorce s'élever çà et là en monceaux réguliers ? — Ils figurent des toits et des murs... et ils abritent des hommes, et ils s'appellent — maisons. Voyez-les plus loin, tous uniformes et jetés par milliers dans une plaine sans limites : la fumée s'élance de leurs toits comme des plumets, et leurs petites lucarnes étincellent comme des gibernes. Là, ils se dressent en files régulières, ici en carré, plus loin en cercle... Et ce régiment de maisons s'appelle... ville.

Voici des hommes aux épaules développées, à la poitrine large, au cou frais et gras ; ils sont tous, comme les animaux du Nord, pleins de fraîcheur, de santé et de force ; mais leur figure à tous est, comme leur pays, une plaine déserte, unie et sauvage ; de leur cœur, volcan souterrain, le feu ne s'est pas encore élancé jusqu'au visage ; il n'a pas brûlé, enflammé leurs lèvres, il n'a pas, en s'éteignant, imprimé

de sombres rides sur leur front, comme sur les visages des peuples d'orient et d'occident, sillonnés par tant de douleurs et d'espérances, que chaque figure est un monument national. Ici les yeux des hommes ressemblent à leurs villes, ils sont grands et nets... mais jamais l'orage de l'ame n'a agité leurs prunelles, jamais une longue douleur ne les a ternies. — De loin ils semblent beaux, admirables. Si l'on plonge plus avant, ils sont déserts et sans ame. Hommes engourdis, leur corps est comme le tissu grossier où l'ame de la chenille passe l'hiver, avant d'avoir filé, tissé et décoré ses ailes; mais quand le soleil de la liberté jettera son éclat, quel est l'insecte qui s'élancera de cette enveloppe? Un papillon agitera-t-il dans les airs ses ailes d'or, ou bien n'en sortira-t-il qu'un phalène, vile créature de la nuit?

Dans le lointain, des chemins se croisent, toujours déserts: ce n'est pas l'industrie qui les a tracés, ce ne sont pas les pieds des caravanes qui les ont frayés. Le Czar de sa capitale les a

indiqués du doigt. A-t-il rencontré sur son passage un pauvre village polonais ou les murs des châteaux polonais, les villages et les châteaux se sont abaissés au niveau de la terre... et sur ces ruines le Czar a tracé une route. Ces chemins sont invisibles au milieu des plaines inondées de neiges ; mais à travers les bois, l'œil les dépiste encore : ils s'étendent droits et longs vers le Nord, ils brillent au milieu des forêts, comme des fleuves entre des rochers.

Et qui les foule ces routes? Voici la cavalerie qui se déploie et s'élance au galop, toute blanche de neige ; là l'infanterie se traîne en épais bataillons, au milieu des canons, des charriots et des Kibitka. Ces armées que fait mouvoir un signe du Czar, s'avancent, les unes de l'Orient pour combattre le Nord, les autres du Nord au Caucase ; personne ne sait le but ni le motif de sa course, personne ne s'en informe. Là est le mogol au visage boursoufflé, à l'œil étroit et louche : là l'infortuné paysan arraché aux champs de la Lithuanie, pâle, attristé, se traîne d'un

pas maladif; ici brillent les fusils anglais, ici les arcs dont les kalmoucks tendent les cordes gelées. Où sont leurs officiers? Voici l'Allemand en voiture, qui fredonne une romance sentimentale de Schiller; il frappe sur l'épaule les soldats qu'il rencontre. Ici un Français entonne en nazillant une chanson libérale. Philosophe errant, il court après la fortune et s'entretient avec le chef des kalmoucks sur les moyens les plus économiques de nourrir l'armée. Qu'importe que la moitié de cette foule expire en chemin, pourvu qu'ils puissent voler la moitié de la caisse? S'ils cachent adroitement leur jeu, le ministre les élèvera d'une classe, et le Czar les décorera pour avoir épargné le trésor.

La Kibitka poursuit son vol, et soudain l'avant-garde, l'artillerie, les transports de malades, les voitures même des chefs lui ouvrent un passage. La Kibitka poursuit son vol; le gendarme frappe du poing le cocher; le cocher frappe de son manche de fouet le soldat, tout fait place; si quelqu'un oublie de se déran-

ger, la Kibitka lui passe sur le corps. Où va-t-elle? Quel est ce voyageur? personne n'ose le demander. Le gendarme s'élance vers la capitale: sans doute il a reçu l'ordre du Czar de faire une capture. Peut-être ce gendarme vient-il d'une terre étrangère? Qui sait, dit le général, quel est ce prisonnier ?... Peut-être le roi de France, de Prusse, ou de Saxe, ou un autre Allemand qui a perdu les bonnes grâces du Czar, et que le Czar a ordonné de jeter au cachot. Peut-être c'est une tête plus importante encore, peut-être Jermolow[1] lui-même? Qui sait? le prisonnier est étendu sur la paille; mais quel regard sauvage! quel œil fier! C'est un grand personnage: après lui court une foule de voitures, c'est sans doute la suite de la cour; voyez comme ils ont tous le regard fier: je les prenais pour les premiers personnages du

[1] Jermolow, général russe très populaire, et renommé surtout par ses victoires remportées en Asie, sous le règne d'Alexandre. — On le croyait opposé au germanisme de la cour, et par cette raison au gouvernement lui-même.

royaume, pour des généraux, des chambellans, et tous ce sont de jeunes enfans. Mais quoi? où court cette foule? — Ce sont les fils disgraciés de quelque roi. » Ainsi s'entretiennent à voix basse les conducteurs. La Kibitka continue son vol vers la capitale.

Les faubourgs de la ville.

Dans le lointain, dans le lointain encore, on distingue la capitale. De chaque côté de cette route majestueuse se dressent des rangées de palais. Là on voit briller comme le dôme et la croix d'une chapelle : là, couvertes de paille et de neige, des statues s'élèvent comme des meules de foin; là, après une file de colonnes corynthiennes, brillent des maisons au toit plat, des palais d'été à l'italienne, des kiosques de mandarins et du Japon. Ici, œuvre des temps classiques de Catherine, se pavanent de fraîches ruines classiques. — Des maisons de différens ordres, de différentes formes, comme des animaux des diverses extrémités du monde,

se tiennent derrière leurs cloisons de fer, dans des cages séparées. Là s'élève invisible un palais d'architecture locale, produit du cerveau des Russes, enfant de leur nature. Pourquoi ces travaux gigantesques? ces milliers de palais? ces pierres entassées sur des îles marécageuses? Autrefois à Rome, pour construire un théâtre aux Césars, il fallut répandre une rivière d'or; et dans ce faubourg, les vils esclaves du Czar, pour élever les repaires de ses débauches, ont versé un océan de notre sang et de nos larmes.

Combien, pour parvenir à la réunion des masses de ces obélisques, fallut-il inventer de conspirations? combien d'innocens jetés dans les cachots, ou égorgés? combien de nos champs fouillés et bouleversés? avant que le sang de la Lithuanie, les larmes de l'Ukraine et l'or de la Pologne aient pu payer toutes les merveilles de Paris et de Londres, avant que la mode préside à l'ameublement des salons; avant que le Champagne ruissèle sur les buffets et

coule sous les pas des danseurs de menuet!

Aujourd'hui, quel désert!... la cour passe l'hiver en ville, et les mouches de la cour, attirées par l'odeur du cadavre du Czar, se sont attachées à ses pas. A cette heure, dans ces palais, il n'y a que les vents qui dansent: les seigneurs sont en ville, le Czar est en ville, la Kibitka vole vers la ville. Il fait froid, il neige, les horloges répètent l'heure de midi, et déjà le soleil se voile et se couche. — La voûte des cieux est largement unie; pas un nuage ne la sillonne: elle est vide, calme, pure, sans couleur, et pâle et transparente comme les yeux d'un voyageur gelé.

Voici, voici la ville: au dessus de la ville s'élèvent des châteaux aériens, des colonnes, des murs, des galeries: on dirait les jardins suspendus de Babylone. C'est la fumée qui s'envole de deux cent mille cheminées à la fois; elle s'élève en épaisses colonnes, ou brille comme des marbres de Carrare, ou lance des éclairs de rubis; elle se courbe dans les airs, s'entre-

lace, tournoie en forme de galerie ou en demi-cercle, et offre l'image des murs et des toits.

Ainsi des villes surgissent du sein des ondes de la Méditerranée ou des tourbillons qui s'élancent au dessus du Liban; de loin elles séduisent l'œil du voyageur... et sans bouger de place elles s'enfuient toujours. — Les barrières se lèvent, les portes s'ouvrent. — On fouille, on épie, on questionne, on laisse passer.

Pétersbourg.

Les premiers Grecs et les premiers Romains bâtissaient toujours sous les auspices d'une divinité, près des sources dédiées aux nymphes, au milieu des bois sacrés, ou sur les montagnes qui leur servaient de rempart contre leurs ennemis. C'est ainsi que sortirent de leurs fondemens Athènes, Rome, Sparte.

Dans l'âge gothique, on rechercha l'abri protecteur des tours des barons. Les maisons se dressèrent accolées aux fortifications, ou bien

jetées comme à la piste d'une rivière navigable elles s'accrurent lentement et avec le cours des siècles.

Chaque ville s'éleva sous les auspices d'une divinité, d'un guerrier ou d'une industrie.

D'où sortent les premiers fondemens de la capitale des czars? D'où vient que des milliers de Slaves se sont élancés jusqu'aux dernières limites de leur patrie, conquêtes récentes disputées à la mer et aux Czuchons? Ici la terre ne donne ni fruits ni pain, les vents n'apportent que des neiges et des brouillards; ici le ciel est brûlant ou glacé, affreux et mobile comme l'humeur du despote. — Ce ne sont pas les peuples qui l'ont voulu. — Cette enceinte marécageuse a séduit le Czar, et il y a fait bâtir non pas une ville pour des hommes, mais une capitale pour lui.— Le Czar a donné là un témoignage de la toute-puissance de sa volonté.

Au fond de ces sables mouvans, de ces gouffres marécageux, il a fait plonger cent mille pieus et fouler les cadavres de cent mille su-

jets ; puis il a répandu du sable sur les pieus et les cadavres des moscovites. Il a condamné une autre génération à traîner la brouette, les charriots, les navires, et à traverser des mers et des contrées lointaines pour transporter des bois et des fragmens de rochers.

Paris s'offre à son souvenir, il fait construire des places parisiennes ; il a vu Amsterdam, il fait courir les eaux et leur oppose des digues ; il a entendu parler des palais de Rome, et des palais se dressent. La capitale vénitienne, qui à moitié sur la terre et dans les eaux jusqu'à la ceinture, se baigne comme une ravissante syrène, a frappé le Czar, et soudain il coupe les plaines marécageuses par des canaux, suspend des ponts et lâche des gondoles. Il a Venise, Paris, et Londres, moins la grâce, l'urbanité et la navigation. C'est un proverbe célèbre chez les architectes, que Rome est l'œuvre des hommes et Venise celle de Dieu : en voyant Pétersbourg, on dira sans hésiter que c'est l'œuvre du diable.

Toutes les rues mènent à la rivière ; elles sont larges, longues comme des gorges de rochers. Les maisons sont superbes... Partout des pierres et des briques, du marbre sur l'argile, de l'argile sur du marbre, et tout est uniforme, toit et murailles, comme un corps d'armée habillé à neuf... Les maisons sont surchargées d'écriteaux et d'inscriptions : au milieu de tant d'écrits différens, de langues différentes, la vue et l'oreille s'égarent comme dans la tour de Babel. Voici une inscription : Ici demeure Achmet, Kan des Kirgisses, administrateur de la justice des départemens polonais, sénateur. Autre inscription. — Ici monsieur Joko donne des leçons d'accent parisien : il est marmiton de la cour, receveur des droits d'eau-de-vie, basse à l'orchestre et maître-d'école. — Autre inscription : Ici reste l'italien Piacere Gioco ; il faisait autrefois des saucissons pour les filles du Czar, il dirige maintenant une pension de demoiselles. — Autre inscription: Ici demeure le pasteur Diener, chevalier de plusieurs ordres

des czars ; aujourd'hui il doit prêcher et prouver que le Czar est le pape, le bras droit de Dieu, le seul maître de la foi et des consciences. Il convoque les frères calvinistes, sociniens, anabaptistes, pour leur enseigner, suivant les ordres de l'empereur de Russie et de son fidèle allié le roi de Prusse, les principes de la foi nouvelle, et les réunir tous en une seule famille. Autre inscription : Ici on vend des parures de femme... plus loin, de la musique... Ici on fait des jouets d'enfans... là... des knouts.

Les rues sont encombrées de voitures, de calèches, de landaux: malgré leur grandeur et leur vol rapide, ils brillent sur les traîneaux et disparaissent, sans bruit, comme dans un panorama les ombres fantastiques. Sur les siéges des voitures anglaises se tient le cocher barbu; le gîvre lui couvre les habits, la barbe, les moustaches et les sourcils ; il agite son fouet, devant lui s'élancent à cheval de jeunes garçons couverts de peaux, vrais enfans de Borée ;

ils sifflent, et la foule se disperse : un nuage de petits traîneaux fuit devant la voiture, comme devant un navire une troupe de canards blancs. Là courent les piétons, le froid les poursuit; personne ne s'arrête, ne regarde, ne parle: tous les yeux sont fermés, tous les visages pâles; chacun se frotte les mains et claque des dents; chaque bouche lance une colonne de vapeur droite, longue, épaisse. A la vue de ces foyers vomissant des torrens de fumée, vous seriez tentés de croire que les cheminées se promènent par la ville.

Sur les côtés, deux rangs serrés de peuple s'étendent comme une procession ou comme les bords glacés d'un fleuve rapide. Et où va cette foule insensible au froid comme un troupeau de zibelines? C'est la mode de se promener à cette heure: il fait froid, il vente, mais qui s'en inquiète? On sait que le Czar a coutume de s'y promener à pied, ainsi que la czarine et les dames de la cour. Les maréchaux, les dames, les dignitaires s'avancent sur deux rangs, les

premiers, les seconds, les quatrièmes, comme des cartes lancées des mains du joueur, les rois, les dames, les valets, les grosses et les petites, les rouges et les noires. Tous ils s'abattent çà et là sur les deux côtés de la vaste rue, sur les petits ponts couverts d'un brillant granit. Devant eux marchent les dignitaires de la cour : celui-là porte une chaude fourrure, et pourtant il se découvre à moitié pour montrer ses quatre croix : il se morfond, mais il étale à tous les yeux ses décorations. Son œil fier cherche ses égaux, et son embonpoint le force à se traîner en vrai reptile. Voyez plus loin les jeunes officiers de la garde, élégans modèles du ton, droits et effilés comme des piques, et serrés par le milieu du corps comme des guêpes. Plus loin, le dos courbé, les employés cherchent d'un regard furtif ceux qu'ils doivent saluer, froisser ou fuir. — Et tous, souples et ployés en deux, ils rampent en se rapetissant ainsi que des scorpions.

Au centre se tiennent les dames, pareilles à

un nuage de papillons : quelle variété dans la couleur des manteaux et des chapeaux. Toutes elles étalent leurs parures parisiennes et remuent avec coquetterie le pied dans leurs chaussures fourrées. Elles sont blanches comme la neige, rouges comme des écrevisses. — Voici la cour qui part. — Le cortége s'arrête, les voitures s'élancent comme les bateaux qui fendent les gouffres profonds où nagent les baigneurs. Déjà les premiers sont en voiture et disparaissent, puis enfin partent les derniers piétons ; vous en entendriez plus d'un, mourant d'une toux de poitrine, s'écrier : « O ravissante promenade ! j'ai vu le Czar ! j'ai fait au général une inclination profonde ; j'ai parlé aux pages ! »

Au milieu de cette foule il est quelques hommes qui diffèrent de visage et de costume ; à peine jettent-ils un regard sur les passans ; mais ils contemplent avec étonnement la ville : ils attachent leurs yeux sur les fondemens, sur les murailles, sur les faîtes, sur le fer et le granit ; vous croiriez qu'ils essaient si chaque

brique est solidement fixée ; puis ils étendent les bras de désespoir, comme s'ils se disaient : « Il n'est pas d'homme capable de les renverser !... » Ils méditent. — Ils s'en vont. — Un pélerin est resté seul ; abattu par la douleur, il lève les mains, les ferme et frappe fortement la pierre comme s'il menaçait cette ville de pierre: puis il croise les bras sur sa poitrine, se tient triste et pensif, et dirige sur le palais du Czar deux prunelles comme deux poignards. Soudain sur son front immobile, fier, une ombre s'abat comme le drap mortuaire sur un cercueil ; sa pâle figure se voile d'un nuage de douleur : vous diriez que c'est le soir, qui, en tombant des cieux, s'est reposé sur son visage, pour de là déployer ses ombres sur la terre.

De l'autre côté de la rue déserte se tient un autre homme ; lui, il n'est pas voyageur : c'est sans doute un ancien habitant de la capitale, car en distribuant ses aumônes il salue chaque malheureux par son nom : aux uns il s'informe de leurs femmes, aux autres de leurs en-

fans. — Il les congédie, s'appuie sur le granit qui borde les canaux, et promène son regard sur les murs des édifices et sur les faîtes des palais... mais ce n'est pas là le regard du pélerin.

Soudain ses yeux s'abattent et tombent sur un soldat mendiant et estropié : il lève les mains au ciel, se tient immobile et long-temps pensif; sur ses traits se peint l'expression d'un désespoir céleste; il regarde comme un ange qui s'abat du ciel pour aller consoler les ames du purgatoire. — Oh! il voit toute sa nation gémir dans les supplices, il sent ses tourmens d'aujourd'hui et ceux des siècles à venir... et il devine combien est loin encore le but du salut de tant de générations... la liberté!... Il s'appuie en pleurant sur les bords des canaux : des larmes amères tombent de ses yeux... elles se perdent dans la neige... mais Dieu les recueille et les compte : pour chaque larme il donnera un océan de félicités.

La nuit s'avançait, ils étaient là seuls, tous deux isolés : l'un s'approche de l'autre... Ils

s'examinent long-temps. Frère, dit le premier, te voilà seul ici, triste, étranger peut-être, que demandes-tu? parle, au nom de Dieu! je suis chrétien et Polonais, je te salue par la croix et le cavalier [1].

Le pélerin, absorbé par ses méditations, branla la tête et s'enfuit; mais le lendemain, quand il eut peu à peu éclairci le dépôt de ses pensées et rafraîchi ses souvenirs, il songea avec regret à l'importun: s'il le rencontre encore, il le reconnaîtra, il le retiendra; les traits de son visage ne sont point gravés dans sa mémoire, mais ce n'était pas la première fois que cette voix et ces paroles retentissaient aux oreilles et à l'ame du pélerin; peut-être un songe est-il la cause de ce vague souvenir?

[1] Sur les armes de la Lithuanie figure un cavalier lançant son cheval au galop.

Monument de Pierre-le-Grand.

Par une soirée pluvieuse, deux jeunes gens se tenaient sous le même manteau, les bras étroitemens liés; l'un d'eux était un pélerin arrivant de l'occident, victime inconnue de la puissance du Czar; le second un poète russe, renommé par ses chants dans tout le Nord.... Ils se connaissent depuis peu, mais beaucoup... déjà ils sont amis!... leurs ames s'élèvent au dessus des obstacles terrestres, comme deux rochers cousins des Alpes, qui, malgré qu'un torrent les sépare pour les siècles, entendent à peine gronder leur ennemi, quand ils penchent l'un vers l'autre leurs faîtes aériens. Le pélerin méditait sur le colosse de Pierre-le-Grand, et le poète russe lui disait à voix basse :

C'est au premier des czars, auteur de ces merveilles, que la seconde czarine a élevé ce monument. Déjà le Czar, fondu sous la forme d'un

géant, se tenait assis sur le dos de bronze du Bucéphale et cherchait la place où il ferait bondir son coursier ; mais Pierre n'est pas à l'aise dans son empire, pour lui sa patrie n'est pas assez vaste ; on va chercher au delà des mers une base qui puisse le porter : on arrache des gouffres de Finlande un bloc de granit ; au mot du maître le bloc fend les mers, vole à travers les plaines, et à un signal vient s'abattre sur la place aux pieds de la czarine...Le bloc attend : soudain s'élance le czar de bronze, le czar Knutopotent, revêtu d'un manteau romain ; son coursier franchit d'un bond les parois du granit, se retient sur le bord et se cabre.

Ce n'est pas dans cette attitude que brille dans la vieille Rome l'amant des peuples, ce Marc-Aurèle qui commença sa célébrité en chassant les espions et les délateurs, qui dompta les exacteurs domestiques, anéantit sur les bords du Rhin et du Pactole les hordes d'envahisseurs barbares, et regagna victorieux et modeste le chemin du Capitole. Son front est

beau, serein, plein de douceur ; son front réfléchit sa pensée, celle du bonheur de son peuple ; il étend sa main comme s'il voulait répandre autour de lui ses bénédictions sur la foule de ses sujets ; de l'autre main il modère les élans de son coursier. Vous devinez que le peuple encombrait les rues et criait sur son passage:.. Voici César, voici notre père ! L'empereur s'avance lentement et gratifie chacun de ses sujets d'un regard paternel ; le cheval enfle sa crinière, roule des yeux enflammés ; mais il sent qu'il porte le plus doux des hôtes, le père de ces millions d'enfans, et il modère de lui-même le feu de sa vivacité ; les enfans peuvent s'approcher, contempler leur père ; le cheval s'avance d'un pas égal sur un chemin égal... il marche à l'immortalité.

Le Czar Pierre lâche toutes les rênes à son coursier : on voit qu'il s'inquiète peu de renverser la foule sur son passage ; il s'est élancé d'un bond sur le bord du rocher, le cheval se cabre furieux... Le Czar ne fait aucun effort

pour le retenir ; le cheval ronge son frein, tu crois toujours le voir tomber et se briser en éclats... Pourtant depuis un siècle il se tient là; il se cabre, mais il ne tombe pas. C'est ainsi que la cascade qui s'échappe à travers le granit, se suspend enchaînée par la glace sur le bord de l'abîme... Mais quand le soleil de la liberté dardera ses rayons, quand les vents brûlans du couchant souffleront sur cet empire, que deviendra cette cascade de tyrannie ?

Fin.

Typographie de **A. PINARD**, *quai Voltaire, 15.*

LIBRARY OF CONGRESS
0 002 718 104 1